

Touj ours plus haut



NUMÉRO

27

15
TEXTES
COURTS



TOUJOURS PLUS HAUT

Revue Squeeze numéro **27**



SOMMAIRE

<i>Toujours plus haut</i> de Jagienka Szulc-Bagrowska	2
<i>Julien</i> d' Alex Gobin	3
<i>Le rachat</i> de Franck Dorso	12
<i>L'ascenseur</i> de Carine Risa	23
<i>Le dragon</i> de Gilles Ascaso	28
<i>Dans le cloud</i> de Gaston Vieujeux	37
<i>L'échappée belle</i> de Régis Renevey	38
<i>Porter haut</i> de Christine Bouchut	52
<i>L'autre côté</i> de François Servant	54
<i>Mai</i> de Witold Bolik	69
<i>Plus dur sera le post</i> de Fabrice Schurmans	72
<i>Le coach prend la mouche</i> de Fabien Bernier	83
<i>Excavation</i> de Romain Lossec	92
<i>Ma thérapie à la verticale</i> d' Aurélien Le Feuvre	94
<i>La première doyenne</i> de Christophe Le Borgne	105
■ ■ ■	
Les auteur·e·s	122
Ours	126

TOUJOURS PLUS HAUT

Jagienka Szulc-Bagrowska

plus haut
toujours plus haut
je monte
dans l'échelle sociale
sans arrêt

à chaque échelon
un nouveau but
m'attend
mais je m'éloigne
de moi

j'oublie
pourquoi j'avance
et pourtant
je grimpe
encore plus haut

JULIEN

Alex Gobin

« Tu fais une grave, *grave* erreur. »

« Ce n'est pas digne d'un grand champion. »

« Prends le temps de réfléchir. »

Quand Julien a annoncé à ses proches qu'il ne défendrait pas son titre, sa solitude n'a pu que lui apparaître plus évidente et plus béante encore. Même moi, qui étais censée être l'épaule bienveillante, dont le rôle était de ne pas juger, je n'ai pas pu me retenir d'exprimer des doutes. L., son entraîneur, en était le plus affecté ; son sourire large et onctueux, son habituelle bonne humeur efféminée, avaient après ça, quelque chose de cassant. Tous les deux avaient l'air d'un vieux couple qui ne se supporte plus mais cherche à sauver les apparences. Personne n'était prêt à admettre, personne ne comprenait sa décision. Il se soulevait contre lui dans l'entourage une hostilité dont chacun, il est vrai, avait un peu honte, mais qui ne s'en faisait pas moins sentir. Si vous êtes le meilleur sur Terre, si vous avez ce don que chacun autour de vous vous envie, comment comprendre que vous vouliez tout arrêter ?

Le jour où je l'ai rencontré, je ne savais pas qui il était. Quand l'ai-je vu pour la première fois ? Je n'arrive pas à me rappeler si c'était dans la salle de concert ou plus tard,

au milieu des gens attroupés sur la route qui s'attardaient à boire des bières. Notre petit groupe bruyant et alcoolisé s'était dirigé vers les quais. C'était une très chaude nuit de juillet, des mèches collaient à nos fronts couverts de transpiration. Lui se tenait comme à distance de l'hilarité collective, tout en y prenant part. Est-ce cela qui m'a d'abord intrigué chez lui, ce double fond qui transparaissait sous ses paroles, ses regards, qui en partie était la cause de cette réputation d'arrogance dont il n'a jamais pu se défaire ? J'ai souvent été frappée par son attitude face aux gens qui ne le connaissaient pas, par cette contenance, cette voix étonnamment posée et comme nimbée de ce qu'il omettait de dire.

Il m'a pris la main discrètement, sans que personne ne le remarque. Le groupe faisait cercle assis sur les pavés, éclairé par l'obscur lumière jaune d'un lampadaire. Une fois seuls, nous avons échangé un fade baiser et avons marché le long du fleuve sans rien trouver d'intéressant à nous dire. Je l'entendais faire tinter nerveusement avec le pouce l'opercule de sa canette de bière. Je l'ai quitté avec soulagement pour prendre le bus de nuit. Peu prometteuse, cette première rencontre s'est révélée par la suite une bonne histoire à nous raconter à nous-mêmes. Le fait que j'ignorais tout alors de son statut le flattait, il y voyait de ma part un gage de sincérité, et j'en tirais moi aussi un certain motif d'orgueil.

Je me souviens d'une interview où il a déclaré : « une trop grande part de ma personnalité est dépendante du titre. »

On pouvait le comprendre, toute sa vie depuis qu'il était gamin avait tendu vers ce but.

Il se plaignait surtout d'un manque de motivation. Depuis plusieurs années il occupait la plus haute marche ; plus le temps passait et plus il lui paraissait futile de s'y cramponner plus longtemps.

« Je n'ai plus rien à prouver, ni à moi ni aux autres. »

Il rêvait de se reconverter, faire du business, se consacrer à son autre passion, les voitures. Il avait en tête des projets plus ou moins chimériques, c'est pourquoi aussi certains ne le prenaient pas au sérieux quand il parlait d'arrêter.

Ce qui était frappant à cette période, c'était la force contraire du désir des autres, les parents, les amis, les sponsors, et plus tard les cadres de la fédération, quand ses intentions ont commencé à être connues. Un désir compact, unanime, obstiné, comme des coups de bélier.

« Tu as travaillé tellement dur. »

« Ce serait une perte immense pour les joueurs et les passionnés. »

« Plus longtemps tu conserveras le titre, plus longtemps tu resteras dans l'histoire. »

Et l'argument massue, la comparaison avec l'idole :

« K. n'a pas pris sa retraite avant l'âge de 42 ans. »

Les différences entre Julien et son challenger, le Slovaque, étaient si marquées qu'elles offraient aux journalistes et aux commentateurs une matière inépuisable, si bien que dans les esprits ces différences en devenaient outrées, revêtaient un aspect dramatique, tout le monde se réjouissait par avance d'un affrontement présenté comme épique. Mis à part l'âge – ils avaient tous les deux trente ans l'année où leur match devait avoir lieu – tout les distinguait, à commencer par le physique. Julien, de taille médiocre, corps mince, cheveux blonds coupés très courts, visage osseux, pommettes larges, peau fine et peu poilue sujette aux rougeurs, cils blancs et longs, toujours habillé de noir. Le Slovaque, homme lourd, tout en épaules et en ventre, sourcils broussailleux, double menton, regard noir et vif, impression de rondeur et d'intelligence.

Mais le grand contraste entre eux, qui excitait vraiment les connaisseurs, résidait dans leurs systèmes de jeu antagonistes. Les mots fréquemment employés pour décrire le style de

Julien : méthodique, précis, calme, mort lente, étrangler, suffoquer, paralyser... Le style de l'autre : percutant, créatif, agressif, pilonner, broyer, harceler, *knock-out*, *punch*...

Il m'est arrivé d'être présente lors de tournois où ils se sont croisés. Leurs rapports m'ont toujours fascinée, il y avait entre eux un mélange d'animosité et de respect mutuel, mais aussi une profonde complicité, une conscience d'appartenir à cette même sphère très privée de laquelle était exclu le reste de l'humanité. Je revois l'espèce de sursaut qui les saisissait lorsqu'ils tombaient nez à nez dans les couloirs d'hôtel, la violence de l'impression qu'ils produisaient l'un sur l'autre. Cette bizarre alchimie entre eux avait tendance à piquer ma jalousie, ce qui faisait sourire Julien, mais je ne me repens pas d'un sentiment qui à moi aussi a toujours semblé puénil. Car au fond quel est celui, de moi ou du Slovaque, qui a le plus compté dans sa vie ?

Je ne peux pas m'empêcher de penser que pour lui notre relation avait un caractère accessoire, une fonction de divertissement, même s'il m'a toujours juré le contraire. Il venait près de moi pour se reposer, se délasser d'une vie plus importante. Mais je pense aussi, malgré la contradiction, qu'il m'aimait justement pour ça, parce que j'étais extérieure à son milieu, avec moi il pouvait exprimer des choses qu'il ne se serait pas permises ailleurs. Il a eu cette phrase un jour, si banale, mais touchante du fait même qu'il ose la dire en dépit de sa banalité : « Avec toi j'ai l'impression d'être moi-même. » Je veux lui rendre justice, il a été plus tendre et attentionné avec moi que la plupart des hommes que j'ai connus, et cela même si sa tendresse se manifestait par à-coups. Il venait m'enlever pour un week-end après un tournoi. Il fallait partir tout de suite, prendre un train, aller à l'hôtel, éteindre les portables. Il y mettait un empressement et une nuance d'ostentation qui m'ont froissée quelquefois, comme s'il avait trop conscience

de faire un caprice. Je n'aimais pas l'entendre dire qu'avec moi il débranchait.

« Viens, j'ai besoin de faire une pause ».

Les trois ans que nous avons passés ensemble ont été trois années de doute. Trois années sans parvenir à savoir ce que pouvait représenter pour quelqu'un comme lui le fait d'être en couple. Le fait d'être avec moi.

Je ne sais plus qui le premier a émis cette idée qui s'est vite imposée, a fini par faire consensus dans l'entourage : souffler, prendre des vacances.

« Il faut te vider la tête. »

« Rien ne t'oblige à prendre une décision maintenant. »

C'était plutôt chose rare chez lui que de suivre un conseil, mais pour une fois il ne s'est pas fait prier, il est parti pour Bali sans billet retour. J'ai refusé de l'accompagner, la mort dans l'âme, et quand bien même il me le proposait avec insistance. J'avais pris un énorme retard dans l'écriture de ma thèse, je fuyais les distractions. Une partie de moi se félicitait de ce refus, je faisais preuve d'indépendance. Moi aussi j'avais mes trucs. Cependant la semaine suivante commença par une tempête de neige, toute la région parisienne fut recouverte d'un mince duvet, et le matin, après quelques heures de trafic, l'inévitable bouillasse d'un gris cendre envahissait les rues. En repensant aux photos que venait de m'envoyer Julien, mer turquoise, ciel lisse, rizières d'un vert phosphorescent, la vue de ce paysage souillé et glacial me faisait l'effet d'une amère plaisanterie.

Si je mets de côté mes fantasmes de petite fille, jamais au grand jamais, parmi tous les rôles dont j'ai rêvé dans ma vie, je n'ai envisagé celui de *compagne de*, cet être périphérique. Avec Julien j'étais résolue à faire front, ne pas me laisser abaisser, mais ce dont je me suis doutée assez vite, et qui

s'est révélé absolument vrai, c'est que quoi que vous fassiez, vous subissez. Vous subissez l'admiration des autres pour lui, ce génie, *maybe the greatest of all time*, à qui pourtant vous expliquez vingt fois qu'il ne faut pas mettre les assiettes trop rapprochées dans le lave-vaisselle. Vous êtes témoin de ces scènes où des gens de tout âge traversent la rue pour lui serrer la main d'un air bouleversé. Vous subissez, plus pernicieux encore, cette passion qu'il partage avec d'autres que vous. Car les gens vraiment passionnés ont cette façon involontaire de vous faire regretter votre désintéret pour cette chose qui les obsède. Vous finissez par éprouver une sotte nostalgie pour un goût que vous n'avez jamais eu.

J'ai quand même pris l'avion pour Bali. Moins par désir d'être avec lui que par détresse de le savoir sans moi dans un lieu de plaisirs. Je l'avais rarement vu si heureux. Il avait rencontré un groupe de *backpackers* français avec qui il passait son temps à faire la fête et visiter l'île, une bande d'oisifs professionnels comme les routes de Bangkok, Sydney ou Bogota en ont charrié des millions. Je les ai pris tout de suite en aversion. Il m'était pénible de les entendre lui parler comme à un vieux pote, sur un pied d'égalité, sachant très bien qui il était. À quel moment suis-je devenue snob ? Ai-je pensé un soir avec dépit en sirotant une piña colada de mauvaise facture tout en les regardant jouer au billard, dans un bar où passait une musique reggae assourdissante.

Pour ne pas brusquer Julien, c'est à moi que son entraîneur envoyait chaque jour des messages. J'avais son père régulièrement au téléphone. On me demandait où il en était de ses réflexions. On comptait sur moi pour le *canaliser*.

Il avait réellement décidé d'arrêter, je l'ai compris je crois avant tout le monde. Quand j'abordais le sujet avec lui, il en parlait maintenant avec légèreté, comme si la chose n'avait

plus aucune actualité pour lui.

Pendant tout le temps que nous avons passé ensemble à Bali, c'est-à-dire trois semaines, il s'est montré d'une bonne humeur très inhabituelle. Il s'enthousiasmait pour les coutumes, l'architecture, la nourriture... Je le découvrais capable de s'extasier sur la saveur d'un fruit. Ce n'était pas le Julien que je connaissais. Le Julien que je connaissais était obnubilé par sa préparation, étudiait sans cesse le jeu de ses adversaires, et si on lui demandait au téléphone, alors qu'il était en voyage pour une compétition, quel temps il faisait là où il était, la question avait l'air de le prendre au dépourvu, il allait voir à la fenêtre.

Je lui ai demandé s'il pensait qu'il allait être plus heureux désormais en mettant fin à sa carrière.

« Je vais être heureux et malheureux, comme tout le monde. »

Est-ce qu'il était sûr d'avoir suffisamment réfléchi ? Il m'a répété avec irritation ce qu'il m'avait déjà dit quelquefois, que tout avait été trop cadré, trop prévisible jusqu'à présent dans sa vie. Il avait huit ans qu'on lui parlait déjà de devenir champion du monde.

« J'ai passé ma vie dans un tunnel, tu peux comprendre que j'en ai marre ? »

Je sais qu'il s'était attendu de ma part à un soutien aveugle et sans réserve. Que dire ? J'ai peut-être eu tort, mais pour la première fois depuis qu'on s'était rencontrés j'avais l'intuition qu'il était paumé, sans direction, lui que j'avais toujours considéré comme un modèle de constance et de force de caractère. Je sentais tristement que je le gêtais, que sans doute il aurait préféré que je reste à Paris.

Sur le scooter nous descendions une longue route sinueuse, pleine de virages en épingle. Il faisait nuit ; l'éclairage public, les enseignes des magasins, les feux du trafic tournoyaient autour de nous comme dans un manège. J'avais l'impression

étrange d'être dans un de ces films qui ont pour décor Las Vegas, dans une scène où le héros à la dérive se saoule des lumières de la ville. Une foule innombrable grouillait sur les bords de la route, des enfants couraient et s'agitaient, des visages bleutés apparaissaient sortant des bâtiments, visages fermés ou exprimant dans l'instantané d'une seconde une émotion quelconque. Julien conduisait avec assurance, mais j'avais le sentiment qu'on était perdus, je ne reconnaissais pas l'endroit. On avait bu quelques verres. En repensant très fort à ce moment, il me semble pouvoir retrouver les plus infimes sensations qui le composent, le glissement de mes doigts sur le tissu synthétique soyeux de son T-shirt, l'adhérence de mes cuisses nues au simili-cuir de la selle, l'air tiède qui s'infiltré dans le casque par l'ouverture de la visière. Et surtout je revois les traînées de lumière bavant sur le bleu sombre de la nuit. Je me remémore si bien la scène que je peux m'imaginer lui parler, comme si lui pouvait m'entendre. Mais au moment où je vais ouvrir la bouche pour lui dire les mots graves et tendres, les mots durcissent dans ma gorge, forment un nœud visqueux qui me bloque la respiration, et alors la vision s'éteint et je reste là, avec l'envie de pleurer.

À l'hôpital, on ne m'a rien dit au début, mais la compassion des infirmières, le ton de profonde douceur qu'elles usaient avec moi m'a tout de suite alarmée. J'ai appris que j'avais passé quatorze jours dans le coma. Mes parents avaient pris le premier avion. Fous de joie que je sois vivante, ils débordaient de bonne volonté pour m'aider à « traverser l'épreuve ». C'était certes un réconfort de les avoir près de moi, mais leur énergique sollicitude me blessait. Je demeurais mutique, fixant pendant des heures sans les voir les ombres mouvantes au plafond de la chambre. Mes pensées pleines de lui me faisaient voir un gouffre dont je croyais ne jamais sortir. Souffrance qui abolit tout sens des perspectives. Impossibilité de se figurer

l'apaisement dans l'éternel présent de la douleur.

Il est paré de l'aura des étoiles parties trop jeunes. Sa mort est un roman connu, les gens s'y sont intéressés avec la satisfaction d'en connaître déjà les grandes lignes.

J'ai donné une interview, la seule, à un journal français, où j'ai déclaré que Julien était « un esprit libre », avait « soif de vivre dans le réel ». Comme je regrette aujourd'hui ces paroles tartes à la crème, je ne suis même pas sûre de savoir ce que j'ai voulu dire.

Du temps a passé, j'ai vécu. J'ai eu d'autres amants. J'ai même terminé ma thèse, pendant un an et demi j'y ai travaillé avec acharnement, cherchant dans le surmenage un dérivatif.

Malgré cela je n'arrive toujours pas à m'extraire de notre histoire. Il prend trop de place, encore aujourd'hui. Je sens une espèce d'ironique symétrie entre nous, lui qui de son côté aspirait à une autre vie, et moi qui suis comme figée dans le temps, doutant de parvenir un jour à être véritablement autre chose aux yeux des autres, et même à mes propres yeux, que l'ultime copine. Que je le veuille ou non, je suis à jamais rattachée à son mythe. J'éprouve un sentiment de sidération à cette pensée que longtemps après ma mort, tout ce qui subsistera de moi sera probablement une mention brève dans la biographie d'un homme que j'aurais connu pendant trois ans, une demi-ligne à la rubrique *vie privée* de la fiche Wikipedia de Julien Chambrelan, disparu à trente ans dans un accident de la route à Bali, grand maître international du jeu d'échecs, quintuple champion du monde.

LE RACHAT

Franck Dorso

Les Éditions N ont souhaité, à l'occasion de leur acquisition par la maison d'édition M, porter témoignage de leur vocation documentaire et de leur position d'excellence dans le paysage éditorial international. Elles reproduisent à cet effet les extraits d'une correspondance entre deux directions de collection, rêveuse oraison datée des journées précédant la fusion des entreprises et l'unification des catalogues.

*

E-mail du 19 mai 2023

D'Armand Lahisse, directeur de la collection *Praxis* au sein de la maison d'édition M, à Mathieu Bordal, directeur de la collection *Essais et documents* aux Éditions N.

Cher Mathieu,

J'espère que vous vous portez bien, et que notre entrevue lors de la visite de vos locaux la semaine dernière vous a laissé

un bon souvenir.

Vous serez heureux d'apprendre qu'à l'issue du Comité de Pilotage pour la Fusion (CPF), les membres de droit et notre directrice exécutive, Charline Rabo, que vous avez rencontrée, ont eu l'indulgence de bien vouloir entendre mon plaidoyer en faveur des meilleurs titres de votre collection.

Le parti-pris général de l'opération reste celui de construire, par la réunion de nos deux maisons, un acteur majeur de la fiction dite généraliste. Néanmoins nos savoir-faire respectifs en matière documentaire continueront d'occuper une position dans le catalogue général – cela tant qu'ils seront en mesure de contribuer à porter haut l'excellence de la nouvelle entreprise.

Je me réjouis d'engager dès maintenant avec vous le travail de sélection destiné à finaliser cette étape importante de notre histoire. Vous trouverez en pièce jointe une liste indicative des points d'intérêts retenus dans l'état actuel de votre catalogue.

Bien à vous,

Armand

*

E-mail du 25 mai 2023

De Mathieu Bordal, directeur de la collection *Essais et documents* aux Éditions N, à Armand Lahisse, directeur de la collection *Praxis* de la maison d'édition M.

Cher Confrère et collègue,

Nul ne peut connaître l'issue des manœuvres qui agitent à intervalles réguliers le champ de l'édition. Sans doute est-ce la raison pour laquelle, en dépit des étonnements suscités par la lecture de votre liste, j'ai pris plaisir, je crois, à recevoir de vos nouvelles.

Que ladite liste ne contienne qu'un seul ouvrage, précisément celui consacré à la symétrie, pourrait passer pour cocasse. Las, exclure des titres aussi moteurs que *Dictablique et Répucature*, *Cinq orgasmes par jour* ou le plus récent *Sang épais, tension basse : une histoire sociale des garçons vachers* de Manuel d'Entretien, dont le pseudonyme déconcertant ne masque plus guère aujourd'hui la notoriété de l'auteur, n'a rien d'un trait d'humour.

Je comprends toutefois vos désaccords, tant les titres de la collection *Praxis* relèvent d'un autre sous-genre de documentation. S'il y avait un plaidoyer un tant soit peu solide à formuler, ce serait celui de conserver deux collections si distinctives l'une de l'autre.

Quant au cas spécifique d'Orson C. Krafd, évoqué en des termes ambigus lors de votre inspection dans nos locaux, on ne peut renier ni abandonner facilement un auteur valeureux au point d'avoir pu produire seize envois avant publication. Il peut en être du livre comme de l'amour : les relations les plus hésitantes et difficiles au départ mènent parfois aux histoires les plus durables.

Puissions-nous nous en inspirer dans nos présentes entreprises.

Vôtre,

Mathieu Bordal
Directeur de la collection *Essais et documents*

*

E-mail du 26 mai 2023

D'Armand Lahisse, directeur de la collection *Praxis* au sein de la maison d'édition M, à Mathieu Bordal, directeur de la collection *Essais et documents* aux Éditions N.

Cher Mathieu Bordal,

Assurément nos échanges se trouvent placés sous le signe de l'étonnement. Connaissant les difficultés qu'a dû vaincre, pour prendre un seul exemple, *Éloge de la louange*, de Flavienne de Habsbourg, dans notre catalogue avant d'atteindre les sommets que l'on sait, comment ne pas tomber par terre en découvrant (si les chiffres de vente de Krafd portés dans le tableur intégral ne présentent pas d'erreur) le succès de l'*Encyclopédie des agendas*, de l'*Index des rapports d'assurance* ou de l'admirable somme de mille cinquante-quatre pages pour deux kilos et demi du *Lexique universel des acronymes*.

Pour les agendas, j'ai calé à la page trois. Est-ce acceptable ?

Non, sans doute. Mais je reste comme vous attaché au succès de notre rapprochement, et j'énonce au fond sous une forme pratique le même horizon pacificateur qu'appellent vos élans poétiques.

Reprenons la liste. Le tirage à plus de trente mille exemplaires

du *Traité de symétrie* de Ronald Mc Douglas et Douglas Mc Ronald mérite incontestablement le respect. C'est par ce brûlot aux signatures a priori suspectes et pourtant confirmées (peut-être alors décisives dans la genèse de l'ouvrage ? Vous me direz) que votre maison d'édition s'est faite connaître, et que la collection *Essais et documents* est née pour tenter de prolonger cette veine au départ prometteuse. L'ouvrage, c'est un fait que je ne conteste pas, a révolutionné l'approche de la réciprocité dans l'argumentation mathématique, dans le conflit politique, dans la dispute philosophique et jusque dans la querelle amoureuse. Le bandeau *De la géopolitique à la scène de couple* pouvait encore passer pour une trouvaille. C'est bien pourquoi nous consentons à retenir ce titre parmi une production par ailleurs difficile à situer sur le plan éditorial, voire livresque. Acceptez un avis amical : il s'agit là d'un bon compromis.

À présent je vous invite à considérer sérieusement l'aspect pratique des choses : peut-on conserver une collection d'un seul titre ?

La question a été posée cet après-midi au nouveau Comité de Préfiguration (CP), qui synthétise pour la direction exécutive les travaux du Comité de Pilotage pour la Fusion (CPF) désormais ouvert aux agents des deux maisons, et dont vous avez pu découvrir le fonctionnement ce matin. A l'issue du CP, Charline s'est encore une fois montrée favorable à l'établissement d'une seule collection unifiée, toujours dans cette belle idée de faire grandir le fleuron éditorial en train de naître.

Cela avance, et nous vous tiendrons informé dans l'esprit d'équité dont, inlassablement, nous faisons preuve envers nos collaborateurs présents et futurs.

Bien amicalement,

Armand Lahisse

*

E-mail du 1er juin 2023

De Mathieu Bordal, directeur de la collection *Essais et documents* aux Éditions N, à Armand Lahisse, directeur de la collection *Praxis* de la maison d'édition M.

Cher Confrère,

Je dois, pour commencer, vous exprimer mes remerciements sincères, tant la lecture de votre message m'a procuré de soulagement.

Votre évaluation erronée de l'*Encyclopédie des agendas* ne tient en effet qu'à un défaut de méthode. C'est un point mineur, mais puisque la longueur des missives semble être de votre manière, je m'arrêterai sur une ou deux précisions.

Pour l'évaluation d'un ouvrage vous choisirez une phrase au hasard dans le livre et la lirez. Si elle ne vous déplaît pas, vous lirez alors la première phrase de l'ouvrage et, si cet examen ne convoque toujours ni dégoût, ni ennui, vous lirez la dernière. Après un tel examen, la lecture linéaire ne saurait point caler en quelque endroit du livre. Mais laissons les questions de compétences, pour en venir aux sujets qui devraient mobiliser nos énergies.

Je ne m'attarde pas sur le *Traité de symétrie*, qui fait l'objet d'un consensus bien au-delà de nos laborieuses transactions. *Statistique du savoir* et *Les chiffres de un à un million* que vous n'avez pas mentionnés dans les simulacres de réunion du CPF restent eux aussi des ouvrages de référence – leur présence au futur catalogue paraît indiscutable.

Par ailleurs, plusieurs ouvrages de nos collections respectives se situent en lisière du documentaire et de la fiction, et pourraient dessiner une logique commune autour de la figure du récit. Chez nous, les excellents *Un jour sans tuile* et *Vie d'un manager en tableur excel* forment un bel ensemble, auquel nous pourrions adjoindre votre *Trente pèlerinages à la cathédrale Saint-Vigile de Trente*, de Flavienne de Habsbourg – éventuellement dans une nouvelle édition revue et corrigée. Son *Éloge de la louange*, en revanche, quoique par certain côté subtilement provocateur, trouverait un meilleur débouché auprès d'un éditeur spécialisé (je n'ai pu retrouver les chiffres de vente certifiés. Vous me direz).

J'en arrive enfin au compromis, cette belle notion à l'occurrence proportionnelle au niveau du désaccord, et dont vous serez assez honnête pour constater avec moi, toute poésie mise à part, le joli succès.

J'ai rejoint avant-hier l'énième Comité de Pilotage organisé pour arbitrer les points de vue avant l'acquisition définitive. Plus grand monde n'y assiste désormais, et il semble bien inutile de demander d'intégrer le Comité de Préfiguration pour voir ensuite, en cas d'accord, la décision réelle se déplacer vers un nouveau comité X ou Y. C'est ainsi dans l'un des couloirs de votre maison que j'ai pu directement faire part à Charline Rabo de mon ralliement à l'idée d'une collection unique, et proposer *Récits contemporains* pour appellation provisoire.

Alors, oui, cela avance. Attaché tout comme vous au souci d'égalité qui doit régler les relations entre futurs collègues, je tenais sans attendre à vous faire part de ces derniers et stimulants développements,

Vôtre,

Mathieu Bordal

*

E-mail du 1er juin 2023

D'Armand Lahisse, directeur de la collection *Praxis* au sein de la maison d'édition M, à Mathieu Bordal, directeur de la collection *Essais et documents* aux Éditions N.

Cher Mathieu Bordal,

À mon tour de vous exprimer sans délai ma satisfaction de constater vos efforts et de vous voir, enfin, rejoindre la belle dynamique impulsée par la fusion de nos maisons.

Votre démarche est touchante jusque dans ses maladroites. Il n'est pas impossible qu'un esprit aussi vif et des méthodes aussi retorses vous conduisent à de grands succès, mais veuillez considérer pour le moment que les formes de la négociation doivent s'inscrire dans la procédure présentée lors de la toute première Assemblée Générale, et que j'ai eu l'occasion de vous préciser lors de nos réunions et correspondances ultérieures. L'avenir de l'entreprise littéraire que nous bâtissons ne se décide pas dans une apostrophe, fut-elle de couloir.

Cette mise au point étant faite, je me permets de revenir d'un mot sur l'intégration de vos titres dans notre catalogue.

« Quel plaisir d'entrer des données avec ce nouvel outil ! J'aperçois presque en abs. 15 de la matrice intermédiaire le visage des éléments qui transitent par la factorielle. La correspondance entre la sortie du tableau et la file qui patiente dans le couloir de la DRH fait certains jours advenir une forme inconnue de jouissance, linéament d'une itération fractale sans cesse reloaded. » Vous exhumiez déjà, lors de notre première entrevue, ce *Vie d'un manager en tableur excel*, défendant le caractère résolument novateur d'une œuvre à part dans le champ de la littérature expérimentale... S'il vous plaît, sachons encore distinguer le défrichage du déchiffrage ! Le lectorat doit comprendre ce qu'il lit.

Je passe sur les outrances quasi-pornographiques d'*Un jour sans tuile*. À la rigueur pourrait-on orienter *Les chiffres de un à un million* vers notre collection de manuels scolaires, mais je dois vous avertir que la directrice de cette division ne fait pas montre de la même bienveillance que moi vis-à-vis des productions de votre catalogue et que, du reste, ces ouvrages sont en général composés en partenariat avec des sociétés de cours particuliers du niveau secondaire.

Le Comité de Préfiguration – qui, lui, s'est bien tenu – rappelait encore avant-hier l'objectif de porter toujours plus haut nos ambitions. C'est soucieux de garantir notre accord au moins sur ce point que je vous invite à vous rendre à mon bureau, dès aujourd'hui, en fin d'après-midi.

Très cordialement,

Armand Lahisse
Direction de collection à la maison d'édition M

*

E-mail du 4 juin 2023
De Mathieu Bordal à Armand Lahisse.

Cher Armand Lahisse,

Vous saurez me pardonner les manquements à vos convocations dès lors que vous aurez pris connaissance de mon message – dont, par avance, je vous prie d'excuser le retard. Ces dernières journées ont été véritablement décisives. Vous n'êtes pas sans l'ignorer, bien sûr, dans cette grande ruche qu'est devenue notre maison commune.

La liste est à présent complète. Nous ne reprendrons pas Flavienne de Habsbourg, mais nous avons repêché le *Résurrection* du think tank *Ensemble* qui, chiffres réels à l'appui cette fois, marche encore assez bien dans l'actualité du moment. Un autre motif de satisfaction résidera dans l'intégration de tous vos manuels scolaires dans notre nouvelle collection, avec l'objectif de simplifier et de rendre plus lisible ce segment particulier de l'offre éditoriale.

Comme vous le savez, ce dernier point n'a pas été discuté lors du Comité de Préfiguration d'avant-hier, mais durant l'entretien personnel auquel m'a convié Charline afin de me confier la direction de nos collections, fusionnées sous le titre à présent définitif de *Documents contemporains*.

Réjouissons-nous de cette conclusion favorable et, s'il m'est permis une dernière fois de convoquer la muse, je vous laisserai le libre choix d'aller, avec nous ou de nous, toujours plus haut, ou toujours plus loin.

Bien amicalement,

Mathieu Bordal

L'ASCENSEUR

Carine Risa

L'improbable clapotis de l'édredon berce Ferran. Fataliste, il se laisse sombrer. L'entame du rêve est gommeuse. Les enjoliveurs du moteur treuil irascible demandent à être grattés, avec l'ongle et délicatesse.

Au réveil, à travers l'étroite lucarne, il observe un moment les nuages orangés plus bas.

Combien de temps qu'il n'est pas descendu ? Depuis qu'il a été promu à l'entretien des ascenseurs, Ferran n'a aucune nouvelle de sa famille.

Mais il n'a pas laissé passer l'aubaine. Il est directement monté au centième étage. Et puis le poste à la maintenance des asperseurs pour les murs végétalisés devenait pénible. Ses mains, mises à rude épreuve à cause des gestes répétitifs le faisaient souffrir.

Ici il est seul, à l'étroit dans une chambre cabine, mais haut, plus haut qu'il n'a jamais osé imaginer. Il a même l'espoir d'arriver au point culminant, au pinacle. À l'étage des architectes. Les architectes qui ont sauvé le monde en le rendant vertical.

Une fois qu'il aura démontré ses capacités de technicien, il fera monter Mona et César. En attendant, il gère les ascenseurs.

Il graisse les treuils, vérifie les poulies, change au besoin les vis sans fin.

Ce matin il croise Sophie, la préposée aux musiques et au design des boutons d'appel dont elle modifie régulièrement l'aspect pour montrer aux habitants qu'on ne néglige pas leur confort. C'est l'unique interaction sociale qu'il aura dans la journée. Il est formellement interdit de s'adresser aux passagers. Ferran se contente d'examiner leurs mines impassibles, quand ils attendent sur le même palier parfois.

Le service d'entretien est un travail solitaire, un seul homme suffit par tranches de 40 étages. Et puis les usagers ne semblent pas le voir, comme si l'uniforme le rendait invisible.

Ils montent ensemble au 130. Elle entre dans la salle des ordinateurs, Ferran se dirige vers la cage de maintenance.

Le chef l'attend.

Un sourire inhabituel fend son visage blafard. Ses doigts boudinés s'entrecroisent à l'exception des deux pouces qui pointent vers le plafond, ses mains veulent montrer leur supériorité.

— Tu es content du travail ?

— Oui, bien sûr

— Ça te dirait de grimper un peu ?

— Oui évidemment.

— Alors t'as juste à rendre un petit service. Mais en toute discrétion.

— Bien sûr ! Ce que vous voulez chef !

— Bon alors aujourd'hui à l'instant précis que je t'indiquerai tu t'arrangeras pour que les portes du 114 s'ouvrent sur le vide, et quand je dis vide assure-toi que la cage soit au moins quarante étages plus bas.

Ferran perplexe n'ose pas demander pourquoi. Mais le

chef l'informe qu'il s'agit d'un exercice pour les maquettistes prévisionnels afin de pallier tous les incidents possibles en synthétisant des probabilités. Ferran donne son accord, acquiesce, baisse les yeux. Se soumet. Il montre son attachement à la société, il imagine déjà sa future ascension, l'arrivée de Mona et César, un 25 m² mis à disposition de la famille, pourquoi pas ?

Le chef lui précise l'heure où les portes doivent s'ouvrir sur le vide.

Ferran note mentalement l'information et retourne travailler. Il s'efforce de rester concentré, mais trouve un peu étrange ce désir de synthétisation concrète. Mais après tout, les désirs du chef sont des ordres.

À l'étage 114, à 11h30 exactement l'ascenseur s'ouvre, un homme inattentif entre et chute.

La journée s'écoule normalement. Le soir, quand Ferran rejoint sa cabine il se retrouve avec Sophie qui semble préoccupée. Elle ne fredonne pas son air habituel et le regarde bizarrement. Alors qu'il lui souhaite une bonne nuit, elle ne répond pas.

La semaine passe vite. Sophie ne prend plus l'ascenseur aux mêmes horaires.

Puis le lundi suivant le chef réitère sa demande. Cette fois les portes s'ouvriront sur le vide au 112ème étage. Ferran s'exécute. Un groupe rieur s'introduit à 11h30 dans la cage absente et tombe.

Durant le mois qui s'écoule, l'ascenseur compte une cinquantaine de victimes.

Ferran songe parfois aux guerres sous la surface. Il a de la chance.

Il faut bien s'adapter, la verticalité était la seule issue. Le temps, glouton, a su dévorer toutes ses indignations.

Un matin, quand Ferran aperçoit la silhouette de Sophie qui attend, il ne peut retenir un sourire. Ils montent, ils sont seuls hormis l'œil de la caméra de sécurité qui les observe. Ferran tente d'entamer la conversation. Elle fixe intensément les touches irisées du panneau à côté de la porte, mais, au moment de l'ouverture alors qu'elle trébuche, Ferran sent un effleurement dans sa main. Elle vient de glisser un papier. Il se demande pourquoi. Un secret ? Peut-être a-t-elle besoin d'aide ?

Alors qu'il s'apprête à lire le message, le chef se poste devant lui.

—Félicitations ! À partir d'aujourd'hui tu changes de tranche, tu es nommé aux étages supérieurs. Tu as une heure pour me retrouver ici et vider ton logement.

Ferran tente de dissimuler sa joie, les battements de son cœur s'emballent, il imagine un futur prometteur. En se rendant dans sa pièce de repos il se rappelle du papier glissé dans sa main. Il ouvre la boule froissée, lit : *Assassin !*

Elle n'a pas besoin d'aide, elle veut juste l'insulter ! Elle a dû apprendre sa promotion. La jalousie pousse à dire et à faire n'importe quoi. Ferran jette directement le papier dans le vide-ordures.

Il s'installe dans son nouveau logement. Il épingle l'unique photo de Nora et César.

Il ne peut s'empêcher d'être déçu, la pièce est quasiment identique : un lit, une petite lucarne rectangulaire, une tablette amovible sur un mur, découpé dans la porte, le passe-plat qui lui permet de récupérer la nourriture, l'enceinte acoustique qui se charge de le réveiller, de l'informer, de le distraire, le minuscule placard avec les deux cintres où lui sont remis ses vêtements de travail et le jogging pour le repos, les bouches d'évacuation : celle des textiles, celle des plateaux-repas et la cabine de douche. Seule la vue a légèrement changé, il est

plus haut.

Le travail ressemble exactement au précédent, pour un peu Ferran pourrait se demander s'il est vraiment monté. Les couloirs, les portes des ascenseurs, la peinture des murs, tout est semblable. La nuit, Ferran rêve de sinuosités, d'un fleuve qui serpente langoureusement entre des collines dodues. Il domine le paysage du sommet de la terrasse panoramique et oublie la mégapole, la verticalité, pour retrouver le souffle des courbes.

Ferran reprend ses activités, s'englué dans un quotidien monotone.

Le chef exige régulièrement qu'il procède à des opérations cages-ouvertes.

Ferran obtempère sans y penser.

Quand, quelques mois plus tard, il reconnaît Sophie devant la porte de l'ascenseur, il ne peut s'empêcher de sourire. Parler un peu de tout et de rien lui manque de plus en plus. Il suppose qu'elle aussi a dû être promue.

Puis il se rappelle du mot et se replie en lui-même, tant mieux si elle répond sèchement à son salut. Une fois dans la cage, tandis qu'ils montent il lui demande ce qu'elle a voulu insinuer.

Sophie esquisse une moue avenante, et effleure le tableau des boutons d'étage, son visage s'éclaire, joueuse elle insiste pour savoir celui qu'il préfère, quelle forme, quelle couleur, elle veut qu'il appuie sur son choix. C'est pour ses statistiques.

Ferran ne résiste pas à ses yeux pétillants, très bien, celui qu'il préfère c'est ce petit cube bleu avec une étoile au centre, alors qu'il le touche, il sent un puissant courant traverser son corps. Avant que les derniers neurones ne grillent, il a le temps de comprendre qu'il vient de se faire éliminer par sa concurrente, qu'il n'accédera jamais au sommet de la tour, qu'il était un employé polyvalent, un assassin malgré lui.

LE DRAGON

Gilles Ascaso

En y réfléchissant, Rodéric se dit que tout avait commencé avec l'épisode du serpent. C'était arrivé à la fin juin, un mercredi. Il sortait de son dernier rendez-vous clientèle de la journée dans un quartier résidentiel cossu, plutôt satisfait du contrat qu'il venait de signer. Il roulait vitres baissées et, dénouant d'une main sa cravate, il regardait les maisons blanches à moitié dissimulées derrière les glycines et les eucalyptus quand, soudain, juste après le deuxième ralentisseur, il vit un serpent sur sa gauche, là, à une quinzaine de mètres de sa Jeep Cherokee, un long serpent noir qui sortait d'un buisson et s'engageait sur le bitume de sa rapide reptation. Instantanément Rodéric fut pris d'un assaut meurtrier et il accéléra : tuer cet improbable reptile, lui passer sur le corps, réduire à rien cette noirceur visqueuse et froide qui n'avait rien à faire dans ce quartier. Mais, au lieu de fuir, le serpent se dressa de toute sa moitié et fit face au danger, langue et yeux dardés, puis se projeta sur la carrosserie au moment même où l'auto fonçait sur lui. Son corps fit un gros bruit sourd sur la tôle. Rodéric poussa un cri, imaginant le voir passer par la fenêtre et retomber sur ses genoux. Il s'arrêta quelques mètres plus loin, le cœur battant, inondé soudain de sueur et la bouche fendue

d'un rictus de peur et de dégoût mêlés. Il sortit prestement du véhicule pour voir si le serpent n'était pas pris dans le pare-chocs ou les roues, il fit le tour, inspecta le dessous, souleva le capot, regarda même dans les pots d'échappement, mais il ne vit aucune trace du reptile, mort ou vif. Il examina l'habitacle, la boîte à gants, les divers compartiments et le coffre aussi. Rien, bien sûr, comment aurait-il pu entrer ? Il n'était pas non plus écrabouillé sur le goudron. Rodéric en conclut que le serpent était retombé sur la route sans être écrasé et avait fui sous les spirées pour ensuite, peut-être, ramper vers l'un des jardins et s'y dissimuler, à quelques pas seulement des habitations. Il remonta dans la Jeep et, après avoir mis la clim et relevé les vitres, il reprit la route. Une fois à la maison il raconta l'incident à Thibault, son mari, taisant toutefois le trouble dans lequel il était inexplicablement plongé.

Oui, tout avait commencé avec cet épisode du serpent.

Les deux jours qui suivirent passèrent très vite. Ce ne fut que le samedi que l'inhabituel survint. Les deux époux se réveillaient lentement d'une nuit sans histoire, et, après quelques bâillements, Rodéric se leva, enfila t-shirt et shorty, passa aux toilettes et descendit. Dans la cuisine il s'affaira, grille-pain, frigo, bouilloire et bol, installa le petit-déjeuner sur la terrasse, puis il s'assit, les jambes allongées au soleil sur une autre chaise, souriant à la fraîcheur du métal sur sa peau. En attendant que Thibault ne le rejoignît il alluma son téléphone et laissa son œil se prendre à l'animation de l'écran. Soudain, il réalisa ce qu'il venait de se passer : il s'était levé sans calculer Thibault. Il ne l'avait pas touché, pas regardé, il ne lui avait pas parlé. Le téléphone fit à cet instant son bip et dit « Bonjour Rodéric ». Il leva les yeux, perplexe, qui se posèrent sur le datura en fleurs, au bout de la terrasse, immobile et fier dans son bac près du solanum. Habituellement cela ne se passait

jamais ainsi. Jamais. Habituellement, le week-end, ils restaient couchés ensemble un moment dans le plaisir de doucement se réveiller à deux, de mêler leurs jambes, de parfois faire l'amour, d'écouter se lever le store, de voir les premiers pas du jour dans la chambre. Rodéric en resta tout interloqué. Il sursauta lorsque Thibault mit un pied sur la terrasse, Thibault qui l'embrassa dans le cou avant de s'asseoir en se frottant la barbe. Rodéric lui versa tout de suite un grand bol de café – Thibault y fit glisser un sucre et touilla – puis l'observa tout le temps du petit-déjeuner, cherchant sur son visage le plus menu signe de contrariété. Mais il ne remarqua rien, Thibault était comme d'habitude, confiture et café, banane et yaourt, l'œil embué d'une douceur encore ensommeillée. Il dit qu'il l'avait entendu se lever et avait préféré en faire autant, qu'il lancerait une machine après le petit-déj, couleur 40°, et qu'il tondrait, s'il en avait le courage. Il n'avait apparemment pas remarqué que son mari s'était levé sans lui porter la moindre attention. Cela s'était pourtant produit. Tout comme l'épisode du serpent dressé devant la voiture, qui s'était peut-être faufilé dans l'une des maisons, derrière un meuble ou dans un placard. Rodéric frissonna. Peut-être même s'était-il planqué dans une chambre, sous un lit, ou *dans* un lit, pensa-t-il en sortant de la douche. Il s'essuya énergiquement. Oui, le reptile était enroulé sous une couette, il le voyait, il entendait le cri de qui le découvrait, dans l'une des maisons de ce quartier résidentiel désormais territoire de la bête.

Heureusement, leurs amis Éric et Mathilde chez lesquels ils allèrent dîner vivaient loin de ce territoire. Ils habitaient un appartement moderne en centre-ville avec vue sur le fleuve, et, de leur terrasse, on pouvait admirer le ballet tranquille des grands oiseaux d'eau. Accoudé à la rambarde avec un verre de Sauvignon, Rodéric resta un moment à regarder les couples de hérons qui survolaient les berges avant de regagner leur

nid, glissant sur les longs fils mauves et dorés largués par le couchant. Ils rentrèrent assez tard, vers les trois heures. Ils passèrent sous la douche et se couchèrent, propres et nus l'un contre l'autre serrés sous la couette d'été, l'esprit vague de trop d'alcool. Rodéric promena ses lèvres sur la barbe de son mari, posa une main sur sa fesse, fit glisser ses doigts, mais il interrompit soudain son geste et referma les lèvres. Il n'avait pas envie de plus. Thibault lui demanda s'il voulait plutôt dormir, il répondit qu'il était un peu fatigué, oui, pas toi ? Oui, moi aussi je suis claqué. Ils se donnèrent un baiser et Rodéric se mit sur le dos. Le store à moitié baissé bougeait un peu, gonflé par la brise, et le bruit des insectes faisait comme un voile sur les choses. Il observa le carré de ciel dans lequel, lui sembla-t-il, rampaient de longs nuages à peine visibles ainsi que d'incertaines lagunes à fleur d'eau sous des doigts de brume. On entendait siffler quelque part un moustique. Le sommeil ne venait pas. Rentrer tard ne les avait jamais empêchés de s'adonner à un dynamique coït, et c'était même dans ces occasions que le sexe se révélait particulièrement puissant, le faisant parfois jouir aux larmes. Mais là, non, pas envie. Le dîner chez leurs amis lui parut tout à coup inutile, comme si le cul justifiait tout le reste, et comme une lassitude le prit, qui s'égara bientôt vers une vague inquiétude. Oui, il se passait décidément quelque chose. Thibault, lui, avait glissé vers le sommeil et respirait déjà de la respiration du dormeur tranquille. Rodéric finit par s'endormir.

Ils se réveillèrent vers midi et, après un rapide café sucré, ils se mirent en tenue et partirent jogger sur le chemin qui suivait le fleuve et les roseaux. Ce reptile était bien trop long pour une vipère, se dit-il en courant sur les berges, plutôt une couleuvre. Il pouvait tout aussi bien s'agir d'une couleuvre à collier que d'une couleuvre vert et jaune, ou peut-être même d'une couleuvre d'Esculape, apprit-il l'un des jours

suivants lorsqu'il *googla* « serpents de France » au bureau. Il navigua sur plusieurs sites, croisa les informations et il pencha vraiment pour la vert et jaune – *Hierophis viridiflavus* – qui pouvait sembler noire et adopter un comportement agressif, n'hésitant pas à se jeter sur son ennemi lorsqu'elle se sentait menacée. Cette attaque du reptile lui semblait incroyable. Il regarda sur YouTube, médusé, des serpents filmés sur des terrasses ou même dans des intérieurs, comme cette couleuvre progressant sur le parquet d'un salon, ou cette autre vidéo qui en montrait une avaler très lentement, avec patience et méthode, un crapaud vivant qui arrondissait ses gros yeux incrédules. Dans le jardin, désormais, la remise ou le garage, c'était avec la plus grande prudence qu'il déplaçait un pot de fleurs, cherchait un outil ou sortait les poubelles. Il jetait un coup d'œil aux coins de la terrasse avant de s'y installer. Il ne laissait plus les vitres de la Jeep ouvertes. Et son envie de Thibault s'était évaporée comme une flaque au soleil. Sa langue et ses mains parcouraient son corps, le soir, l'empoignaient, le saisissaient, savouraient ses aisselles qui sentaient l'olive et le laurier jusqu'à la pointe des poils coupés courts, mais ces contacts au plus près de celui qu'il aimait ne parvenaient pas à souffler la poussière qui grippait les rouages du désir. Et les gestes de Thibault n'y faisaient rien. Ça reviendra, lui disait-il, t'inquiète pas, ça arrive, tu bosses beaucoup en ce moment, ménage-toi. Mais Rodéric savait bien que là n'était pas l'explication. Il voyait défiler les heures, immobile ainsi qu'une momie aux yeux ouverts sur la nuit du désert, près de son mari qui dormait. Il finissait par se lever et descendait sur la terrasse à la lumière des réverbères. Il s'allongeait sur un transat et découpait des yeux les contours du datura, ou bien il regardait le ciel quelquefois traversé d'un trait d'avion qui se tendait sans efforts vers le bout de la vision. Son regard se portait aussi vers le cabanon de jardin, et il imaginait les animaux nocturnes glissant dans l'herbe à la recherche de leurs

proies qu'ils dévoraient silencieusement. Il restait une heure ou deux comme ça, attentif au bruissement des feuilles, au grésillement des insectes qui, le berçant, finissait par éloigner l'inquiétude et lui fermait finalement les yeux. Il remontait, plus tard, et se recouchait près de Thibault, Thibault à plat ventre et découvert, pailleté d'une lueur de Voie lactée qui suggérait des paysages célestes inatteignables.

Ils allèrent un dimanche à la plage avec Éric et Mathilde, une plage textile, leurs amis préféraient. Ils pique-niquèrent dans la forêt de pins, puis, en marche lente sur le chemin blanc, ralentis par la chaleur et le barda, ils arrivèrent sur la plage après avoir escaladé la dune. Comme il y avait du monde ils ne purent trouver de coin vraiment tranquille, tant pis, ils s'installèrent. Rodéric ne participa guère aux bavardages. Il regardait les gens. Il observait les corps et les couples, allongés, là, tout près, jeunes et moins jeunes, moches et beaux, maigres et gros. Étaient-ils si heureux, vêtus de leur bronzage en petit maillot ? Ils baisaient combien de fois par semaine, malgré les rires et le bonheur affiché, deux fois, allez trois, c'est l'été, waouh ! Mathilde, étendue près de lui dans son deux-pièces léopard, lui demanda tout bas s'il allait bien. Elle avait posé sa main sur l'arrondi de son deltoïde. Il répondit que oui, juste un peu fatigué des semaines qui s'accumulaient, mais il fallait tenir encore un peu, les vacances n'étaient qu'en septembre cette année. Il essaya de dormir, mais trop dur le sable, et puis trop de bruit, trop d'enfants. En fin d'après-midi ils allèrent tous nager. Les garçons s'amuserent à se laisser soulever par les vagues et Rodéric finit par se détendre, dans les rires et cette eau salée qui le prenait. Et puis, il aimait voir Thibault brillant d'écume, avec son corps mince et modérément musclé, son tatouage au bas-ventre et le soleil sur son sourire à la fois plein d'assurance et de douceur. Une fois couchés, ce soir-là, après le dîner en terrasse au creux de la crique, ils se massèrent

longuement avec un baume après-soleil, dans la pénombre de leur chambre. Pour la première fois depuis quelques semaines ils firent l'amour et Rodéric fut soulagé de bander dur de nouveau. Pourtant, à mesure des enlacements, à mesure des membres et des souffles, Rodéric sentait quelque chose lui échapper. Il sentait son esprit s'éloigner, se désintéresser de la scène, quitter la chambre, abandonnant son corps à la stricte mécanique du cul, ce corps qui soudain ne ressentait plus rien, ne retrouvait ni l'émotion ni le plaisir. Il éjacula sans jouir et l'inquiétude de nouveau. Mais il se passe quoi, là, il se passe quoi putain ? Il n'en dit rien à Thibault, fit mine d'être satisfait, mais après quelques minutes dans les bras l'un de l'autre il descendit faire du repassage.

Il descendait à chaque fois qu'il ne dormait pas. Il vérifiait qu'aucun intrus ne fût sur la terrasse puis s'installait face au ciel, près du datura. Il essayait de démêler les écheveaux de son trouble. Il se faisait du porno sur son iPhone, sans le son – la chambre ouverte était juste au-dessus – histoire de voir si les grosses queues des acteurs sous stéroïdes réveillaient la pulsion ; mais rien, ces images le laissaient froid. Quand ils couraient, le long du fleuve, il regardait les autres joggers moulés dans le lycra, mais même ces hommes réels qui n'étaient pas Thibault ne l'excitaient pas plus que Thibault. Les journées s'étiraient dans la morosité, la mauvaise humeur, la fatigue. Et l'anxiété lui tordait le ventre. Et bientôt la colère. Il pensait à leurs vacances en Sicile, dans quelques semaines à peine. Ce serait quoi leurs soirées ? Ça donnerait quoi leur relation si tout ne rentrait pas rapidement dans l'ordre ? Quelque chose s'était sournoisement immiscé en lui et progressait à bas bruit, progressait comme l'eût fait une maladie qui s'en prendrait aux émotions et aux gestes de l'amour, ou une vieillesse prématurée qui lui ravissait déjà les jouissances d'un corps qui devenait poids mort, à lui, le jeune quadra aux chemises

cintrées. Ce serait ça, plus tard, devenir vieux, l'exil définitif d'Éros ? Interroger Google, libido, stress, testostérone, viagra, prostate, puis, rebuté, claquer l'ordi et faire ses abdos, arroser les plantes ou passer l'aspirateur dans sa voiture. Dormir, dormir, il fallait dormir, les journées de travail devenaient de plus en plus difficiles, si ça continuait ce serait direct les somnifères.

Jusqu'à ce samedi soir de début septembre. Éric et Mathilde proposèrent le Saint-Georges, le nouveau pub ouvert depuis le printemps où les garçons n'étaient encore jamais allés. Rodéric trouva l'idée excellente, ça lui ferait du bien de sortir un peu, ça changerait des trop sages soirées séries-canapé, et puis, il adorait la bière en compagnie. Ils y trouvèrent un couple de copains qui se joignirent à leur petit groupe, super, plein de gens avec qui boire des trappistes, mais plus de table libre, ils durent jouer des coudes pour atteindre le bar. Pas mal de monde, il faisait chaud, du bruit, des rires, de la musique un peu forte. Quelques escabeaux se libérèrent au bout d'un moment, ils les regroupèrent et s'y installèrent. Mathilde fut la première à grimper. Elle avait mis sa minuscule robe noire à bretelles et ses talons ; l'escabeau lui allait bien. Les conversations allaient bon train, les vacances prises ou à prendre, les migrants, la pandémie, la montée des nationalismes, les dernières sorties ciné, la rentrée littéraire, et si on parlait cul, s'esclaffa Rodéric en finissant sa troisième trappiste, je suis sûr qu'on a tous quelques petits secrets, ça pourrait être marrant de se les raconter, non, quelques pitoyables ou inavouables secrets, allez, qui n'en a pas ! Personne ne releva. Et puis, après les mojitos, plus tard dans la soirée, une brume de fatigue lui brouilla l'esprit et il se tut, les yeux dans le vague. Lorsqu'il sentit la main de Thibault sur sa cuisse il lui sourit et en profita pour raccrocher son regard à la salle. Les murs écossais, le jeu de fléchettes, le brouhaha. La double porte ouverte sur la rue

montrait des buveurs aux bras nus qui fumaient sur le trottoir, debout, les pieds bien ancrés dans la vie. Puis son regard revint vers l'intérieur, survola les têtes et les conversations pour enfin balayer le bar et les lumières colorées qui en tapissaient l'arrière. C'était un vitrail, qu'il n'avait pas encore remarqué, un vitrail rétro-éclairé qui montait jusqu'au plafond et racontait une histoire, une histoire que Rodéric ne déchiffra pas tout de suite, occupées qu'étaient ses pupilles à se frayer un chemin dans la mosaïque. Puis, émergeant de la confusion, la scène s'imposa. Il vit d'abord des nuages sur un fond de ciel améthyste et noir, puis il vit le chevalier : il brandit d'une main son glaive et de l'autre sa lance, sa cape rouge claque au vent, le cheval se cabre, le cheval hennit, et enfin, au sol, l'immonde reptile se tord, tord sa grande queue d'écailles, la gueule béante, la lance plantée dans la gorge, les yeux terribles, le cri terrible – Saint Georges terrassant le dragon. Rodéric resta interdit. Il cligna des yeux, pâlit, et une sueur l'enduit d'une membrane élastique et glacée. Pour échapper au malaise il prit son téléphone mais il releva vite les yeux – Rodéric ça va, t'es tout blanc, eh, ça va ? – il porta la main à son ventre, un spasme, là, un spasme grandissait et lui faisait mal. Il gémit, et, comme il glissait du tabouret et avant que sa vue ne se brouillât tout à fait, il entrevit au-dessus de lui quelque chose qui bougeait, en haut, toujours plus haut : c'était le serpent dressé sur un ciel améthyste et noir, grandiose, et qui le regardait, ce serpent qui le terrassait – ce serpent, comme un dragon puissant.

DANS LE CLOUD

Gaston Vieujeux

j'ai lâché la planète
offert le mauvais temps
et les trous dans ma tête
à la rose des vents

je me suis fait nuage
éparpillé cosmos
ne crains plus ni mon âge
ni ma chair ni mes os

tout est devenu plume
vos enclos vos enclumes
s'enfoncent dans la nuit

et moi léger silence
au bord de l'infini
je danse et m'en balance

L'ÉCHAPPÉE BELLE

Régis Renevey

Lina se réveilla à côté du corps sans vie d'Hermès. Son amant était étendu sur le dos, ses beaux yeux bleus grands ouverts, figés à jamais sur le plafond décoré de motifs floraux. Ses cheveux ébouriffés encadraient un visage beaucoup trop pâle, aux lèvres désormais bleuies.

Elle hurla et jaillit du lit à toute vitesse, tombant au sol. Nue comme un ver, elle progressa à quatre pattes jusqu'à la salle de bain. Tremblante, elle y ramassa sa robe de soirée en soie polychrome et l'enfila, sans quitter le cadavre des yeux. Lina tenta ensuite de sortir de la chambre, mais la porte était verrouillée, évidemment. La pièce était synchronisée à Hermès, lui seul pouvait contrôler la domotique à travers son *neuralink*. Et il ne contrôlait plus rien. Elle activa donc son *comlink* implanté pour appeler la sécurité de la maisonnée.

- Lina ?
- Serji, c'est horrible, c'est Hermès ! Il est...
- Je sais, grogna-t-il en la coupant net, t'es où là ?
- Je suis dans sa chambre.
- Ok j'arrive, bouge pas.

Lina s'assit sur le lit, aux côtés d'Hermès, et lui prit la main désormais froide. Elle essaya de se remémorer les événements de la veille, en dépit de la migraine atroce qui la tourmentait.

La plus importante soirée de l'année avait commencé au moment où le soleil prenait congé derrière les montagnes, laissant dans sa course un ciel enflammé. Avec l'obscurité, les richissimes invités de la famille étaient attendus, vampires sortant à la nuit tombée. Seuls sept invités de marque avaient été conviés à la fête, chacun arrivant par son propre moyen de transport, ce qui avait à la fois l'avantage d'offrir confort et discrétion tout en impressionnant les autres convives. Toute occasion était bonne pour affirmer sa supériorité et les réunions de l'élite contenaient toujours cet aspect de compétition. Lina avait entendu les maîtres de maison prendre des paris sur qui se présenterait le premier à l'embarcadère.

La famille Steenkel s'était rassemblée au grand complet dans sa villa, au bord du Lac de Côme, pour cette célébration de fin d'été. Lina avait profité du moment où ils attendaient leurs invités sous un avant-toit recouvert de lierre grim pant pour les observer.

Il y avait bien sûr Hermès, non loin d'elle. Son amant et son élève, celui que tous appelaient « le jeune maître ». La famille avait acheté Lina pour servir de tutrice à leur fils, mais elle n'était pas dupe et soupçonnait que son conditionnement incluait également l'amour et le désir qu'elle ressentait pour lui. Quelle que soit l'origine de ses sentiments, spontanée ou induite en cuve, ils n'en restaient pas moins agréables. Hermès était bien sûr très beau, bien que le moins parfait de la famille – il avait reçu un superbe code génétique avant sa naissance mais ne prenait pas particulièrement soin de son apparence, et ses vêtements étaient souvent mal ajustés (ce côté bohème le rendait encore plus charmant aux yeux de Lina).

Juste à côté d'Hermès, la matriarche Freja brillait de mille feux. Sa silhouette élancée était drapée dans une robe Gumani, brodée d'une myriade de petites plaquettes lumineuses qui formaient des motifs évolutifs selon ses mouvements. Ses longs cheveux blancs étaient nattés et enserrés de fermoirs, elle avait les sourcils rasés et redessinés avec de la peinture

d'or pour souligner l'éclat de ses yeux artificiels. Toutes ces parures évoquaient son amour pour l'argent et ce surnom qu'elle détestait : Freja, le dragon des Steenkel.

Son mari Jan parlait à voix basse avec leur fille Aphrodite en sirotant une coupe de Champagne. Père et fille avaient un lien de complicité très fort, ils étaient sur la même longueur d'onde pour les affaires et avaient une personnalité similaire : extravertie, irrévérencieuse et provocante. Jan, vêtu de blanc, renvoyait l'image d'un mannequin de mode cinquantenaire : bronzage parfait, cheveux blonds gominés en arrière, lunettes de vision augmentée Aquila sur le nez et barbe finement taillée. Aphrodite était, quant à elle, la plus à part physiquement. Son code génétique acquis à grand frais provenait d'armateurs et de financiers d'origine grecque. Si son frère Hermès arborait des traits hérités de ses géniteurs, Aphrodite, elle, était plus petite et bien plus méditerranéenne que ses parents nord-européens. Ses cheveux roses mi-longs encadraient un visage rond, deux grands yeux expressifs et une bouche rieuse aux lèvres généreuses. Elle avait choisi une mini-jupe céruléenne, et fit un signe de la main à Lina qui les regardait. Lina ne pouvait pas se plaindre, les enfants de la famille étaient vraiment aimables avec elle. Ils avaient grandi sous sa supervision, et elle représentait plus qu'une domestique génétiquement modifiée à leurs yeux.

Lina fut tirée de ses observations par le vrombissement sourd d'un aéronef. Il apparut peu après derrière le promontoire de la propriété, entièrement noir et sans signes distinctifs. Piloté d'une main experte, il se faufila entre les cyprès, les frôlant de près. Lina sentit Freja se tendre, elle qui passait des heures à perfectionner l'aspect du parc avec son armée de jardiniers. Cette arrivée originale provoqua la réaction immédiate de la sécurité. Plusieurs gardes du corps se déployèrent sur la pelouse, mitraillettes en mains. Lina vit Serji sortir de l'ombre et lancer sèchement ses ordres. Elle n'y pouvait rien, à la nuit tombée, il la terrifiait à chaque fois qu'elle le voyait. Et c'était là l'effet recherché. L'homme était tout comme elle un *bioroïde*, une création génétique programmée dans un but

précis. Il était grand, athlétique et large d'épaules, mais son visage anguleux trahissait tout de suite son origine artificielle. Ses gènes canins recombinaient s'exprimaient dans la forme de son nez ainsi que dans sa mâchoire proéminente aux crocs acérés. Le grand méchant loup des Steenkel.

L'aéronef déploya ses roues pour atterrir au milieu de l'esplanade, sur un cercle de galets. Là encore, il ravagea l'harmonie des lieux en soufflant les petites pierres rondes de tous côtés. Les pales du véhicule se replièrent dans la coque comme les élytres d'un insecte, et une porte coulissa pour laisser sortir un garde du corps. Ce n'était pas un *bioroïde* mais un colosse humain augmenté cybernétiquement, dont les muscles en titane brillaient à la lumière des lampions du jardin. Cela donnait l'impression de se retrouver face à une statue de bronze poli. Lui et Serji se firent face un instant, se mesurant. La brève tension s'apaisa lorsque le propriétaire de l'aéronef apparut à la vue de tous, ses longs cheveux hirsutes agités par le vent. Dans une combinaison de vol orange, casque blanc à visière jaune sous le bras, il évoquait un pilote de science-fiction rétro plus que le milliardaire investisseur qu'il était.

Amusé par l'effet de son entrée fracassante, James Chen vint embrasser les hôtes de la soirée. Il les complimenta sur les lieux magiques et les remercia pour l'invitation. Beau trentenaire charismatique, il présentait un petit air de savant fou avec ses cheveux ébouriffés. Lina se tenait un peu en retrait, et James l'ignora car son *pass* ne l'avait pas signalée comme membre de la famille. Lina avait l'habitude : depuis l'essor des *neuralinks* et des *personal assistants* – *pass* – qui offraient à leurs détenteurs des informations en réalité augmentée, le personnel était encore davantage relégué à l'arrière-plan.

— Jimmy, un vrai plaisir de te compter parmi nous ce soir, dit Aphrodite au serial entrepreneur.

— Je n'aurais pas raté une si belle occasion de passer une dernière soirée en compagnie des hommes les plus influents de la planète !

— Et... ? Continua Aphrodite

— Et en ta compagnie bien sûr, ma chère, toujours en ta

compagnie.

— Charmeur va !

— C'est l'occasion de le faire sous cette magnifique lune ! Il indiqua d'un geste théâtral la lune, qui était pleine ce soir.

— À ce propos, as-tu investi dans les nouvelles concessions minières ?

— Celles de l'ONU, penses-tu ? Non, pour la lune je me suis tourné vers mes partenaires du Parti, ils m'ont cédé quelques parcelles très intéressantes... mais le vrai investissement je l'ai fait dans les territoires à venir... ha mais ! s'interrompit-il, je vois que tu essaies déjà d'avoir des infos juteuses !

— Toujours en ta compagnie, mon cher Jimmy ! répondit Aphrodite en se penchant vers lui d'un air conspirateur et en lui passant une coupe.

Les autres invités débarquèrent à tour de rôle de leurs hors-bord élancés et hors de prix, sur le ponton de la propriété, sous le regard bienveillant de statues romaines restaurées. Une sélection des plus puissants *business people* de la Terre et leurs partenaires : Karl Sauberfeld de Sauberfeld Motors, arrivé dans un *hydrofoil* redoutable de sa conception, Magda van Saar, actrice et réalisatrice à la tête de l'empire médiatique Everlight, Tony Rathcliffe, le grand magnat de la City de Londres, les inséparables frères Gotovit de Gasoil International, échappés de la Fédération le temps d'une soirée, l'ancien conseiller fédéral suisse Cozzi, CEO du conglomérat pharmaceutique Novzer, et bien sûr l'incontournable excentrique Hwang Choo-Dak, le génie biotech qui collaborait souvent avec les Steenkel.

Tout le monde, une fois l'apéritif consommé, suivit la maîtresse de maison pour le dîner. Haute de plafond et d'une blancheur immaculée, la salle à manger Louis XVI avait été reconstituée de main de maître par les élèves de l'*Accademia di Belle Arti* de Rome. James se retrouva à table en face d'Hermès et de Lina.

— Je suis navré, Mademoiselle de Steenkel, j'ai manqué de politesse. Mon *pass* me signale que vous êtes éducatrice ?

— Effectivement, répondit-elle, Lina de Steenkel, tutrice

d'Hermès.

James lui sourit. Ses yeux rieurs lui donnaient un air de diabolotin.

— Est-ce qu'il n'est pas un peu grand pour l'école ?

Hermès vint à sa rescousse.

— Les conseils de Lina sont très précieux, en plus de son expertise innée en économie, stratégie d'entreprise et communication, qui a été induite in-vitro, elle a écrit une thèse et plusieurs articles sur l'art de la Renaissance.

— Oh, fit James innocemment en arquant les sourcils, post-cuve donc, les thèses ?

— Oui, elle les a obtenues après son éveil, elle s'est inscrite à Yale et a été acceptée sans intervention de la famille.

— Bravo ! J'admire ces initiatives qui permettent aux *bioroïdes* de dépasser leur programmation. Ça démontre bien votre supériorité sur nos cousins humains non-augmentés.

Autour d'eux les serveurs déposaient des asperges blanches aux pétales de magnolia.

— Vous êtes dur, répliqua Hermès au milliardaire, ce n'est pas si facile de se reconvertir, de trouver sa place dans notre société, avec l'évolution fulgurante des technologies.

— Ils n'en ont pas l'ambition ! Ils sont trop lents pour faire les bons choix. Quand les premiers *neuralinks* ont été lancés sur le marché, quand les augmentations corticales ont été commercialisées, est-ce que les gens se les sont procurées ? Non, et maintenant ils sont dépassés, complètement obsolètes sur le marché du travail. Mon assistante personnelle abat une masse de travail qu'une dizaine d'humains 1.0 n'arriverait pas à accomplir.

— Encore faut-il en avoir les moyens, les augmentations sont chères, surtout si on veut s'assurer de leur qualité. Beaucoup de citoyens s'endettent déjà lourdement pour des modèles d'entrée de gamme.

— Ils ne savent pas investir leur argent, le faire fructifier. Ils n'ont jamais eu de talent pour cela, et cette différence qu'il y a entre eux et nous, Hermès, c'est là tout le problème qui a motivé le grand projet que nous avons avec tes parents.

L'humanité 1.0 dans son grand ensemble est un énorme poids, un frein à l'évolution nécessaire vers une Humanité 3.0. Nous ne pouvons pas compter sur les 1.0 pour nous aider à aller de l'avant, bien au contraire. Prends les activistes qui sabotent nos projets, ou même simplement le sacro-saint « processus démocratique ». Alors celui-là ! La tyrannie de la majorité oui !

Quelqu'un toqua à la porte de la chambre, tirant Lina de ses souvenirs.

— Lina ? Fit la voix étouffée de Serji.

— Oui ! Oui, je suis là, Serji. Je n'arrive pas à sortir. Elle caressa le visage d'Hermès, puis se rapprocha de la porte.

— Ok, écarte-toi !

Elle obtempéra. Quelques secondes plus tard, le faisceau d'un laser de découpe fendit le pseudo-bois blindé de la porte. Lorsque la serrure tomba, la porte coulissa pour dévoiler un Serji en combinaison de combat, portant une véritable armurerie sur le dos. Il paraissait ridicule, une sorte de caricature de comics. Ses yeux étaient inquiets. Il passa immédiatement à côté de Lina pour s'agenouiller près du jeune maître, et prit son pouls.

— Comme les autres, gronda-t-il, il est vivant.

— Quoi ? Lina sentit ses jambes se dérober sous elle.

— Il vit. Un pouls extrêmement ralenti, un état catatonique. C'est la même chose pour nos autres maîtres. Leurs *neuralinks* se sont tous activés vers deux heures du matin, j'ai été alerté. Une grande quantité de données a été téléversée, mais nous n'arrivons pas à déterminer où. Le problème, c'est qu'en leur absence tous les systèmes de sécurité sont verrouillés. J'ai aussi trouvé James Chen dans la chambre de Mademoiselle Aphrodite, et il est dans le même état. Il arbore un sourire béat, mais il n'en est pas moins un légume. J'ai réussi à faire patienter ses cyborgs de sécurité, mais je ne sais pas pour combien de temps. Une chance que toutes les portes se soient

verrouillées par défaut.

— Il faut qu'on ouvre l'accès à la salle médicale, Serji. Il nous faut un diagnostic plus précis.

— Je sais, mes gars sont en train de forcer l'accès. Viens, je vais laisser un de mes hommes avec lui.

— Non, vas-y sans moi, je préfère rester avec lui.

— C'est pour ça que vous voulez partir, parce que vous ne supportez plus le processus démocratique ?

— Parce que c'est notre destin, Hermès, avait répondu James sans hésiter. L'humanité a vu le jour sur Terre, mais n'est pas forcément censée y mourir.

— Ça vient du vieux film *Interstellar* cette phrase non ?

— Possible. Elle est belle et à propos en tous cas.

Une serveuse déposa devant James un filet de bœuf wagyu accompagné d'olives. Mais le milliardaire était tout à la conversation.

— Hermès, tu le sais comme moi, les plus influents entrepreneurs du monde sont focalisés depuis plus de cinquante ans vers l'espace et ses promesses. Ils ont relancé notre élan d'exploration et de dépassement de soi.

— Oui, ils se sont livrés une vraie guerre d'influence là-haut, pour obtenir les subventions gouvernementales, les concessions lunaires, les parcelles martiennes.

— Ne me dis pas que l'établissement des colonies martiennes t'a laissé de marbre.

— Non c'est sûr, mais le sacrifice...

— Les colons savaient qu'ils partaient pour un aller simple.

— Absolument, ils étaient d'accord pour bâtir la première colonie martienne et pour être enterrés dans le sable rouge, mais ils n'avaient pas signé pour suffoquer à cause de recycleurs d'air défectueux, dès la seconde semaine sur place. Et pourquoi ? Principalement parce que le milliardaire derrière l'aventure tenait absolument à arriver le premier et

avait ordonné d'accélérer les contrôles.

James resta un instant bouche bée, puis se massa l'arête du nez.

— Je te vois venir, tu vas dire qu'il a pris des risques inconsidérés pour atteindre son rêve.

— Le rêve je peux comprendre, j'ai plus de mal avec la compétition de « qui a la plus grosse » et avec l'emploi colossal de ressources et d'énergie qui auraient été plus utiles sur Terre pour enrayer le changement climatique et les catastrophes migratoires.

— La colonisation du système solaire a ouvert un marché incroyable, Hermès ! Les retombées économiques de cette conquête sont ahurissantes.

— Pour les barons de l'espace. Ils ont accédé à l'eldorado, financés en partie par le contribuable précisons-le. Ils ont pu profiter de la manne des astéroïdes miniers et installer des labos orbitaux hors juridiction internationale pour des projets de recherche à la limite de la légalité, comme la biotech de notre ami Hwang.

James s'adossa à son siège, visiblement offusqué par les critiques du jeune maître. Lina connaissait les positions d'Hermès. S'il fallait être honnête, elle n'y était pas totalement étrangère. Elle avait beaucoup étudié la conquête de l'espace, qui comme toute entreprise coloniale recelait sa part d'ombre.

— À mes yeux, reprit James, ce sont là les récompenses pour leur esprit d'initiative et leur courage. Les barons de l'espace ont dû nous emmener dans le cosmos à la force de leurs bras. Sans eux nous serions encore vissés au sol, verrouillés à notre planète mourante.

— Lina ! La voix caverneuse de Serji dans son *comlink* la fit sursauter.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai rétabli les commandes manuelles, allume l'écran et

branche-toi sur Skies Network.

Elle s'exécuta, faisant apparaître le visage d'une présentatrice qu'elle n'avait jamais vue. La jeune femme semblait à la fois paniquée par les événements et excitée par ce qu'elle annonçait, ce qui la rendait presque hystérique.

« ... le phénomène des comas fulgurants semble frapper un nombre impressionnant de personnalités à travers le monde entier. On ignore pour l'instant quelle en est la cause, s'il s'agit d'un *bio-hacking* terroriste majeur ou d'un défaut de fabrication des *neuralinks*. Les experts penchent pour la première option car les cas semblent s'être déclarés simultanément un peu partout vers une heure du matin GMT... »

Elle s'arrêta un instant pour lire les informations qui défilaient devant elle en réalité augmentée.

« Les premiers chiffres communiqués par le FBI et Interpol font état d'un taux de contamination d'environ 0.01% de la population, soit plus d'un demi-million de personnes à l'échelle planétaire. Ces premières estimations peuvent paraître rassurantes, mais la grande majorité de ces individus sont des membres clé de notre société : CEO, investisseurs, magnats industriels... Cela va inévitablement avoir pour conséquence directe de gripper d'innombrables processus. Les équipes d'intervention travaillent sans relâche pour déverrouiller usines, habitations et véhicules. Nous recevons en ce moment même les premiers rapports d'incidents sévères, là où les systèmes de sécurité sont partis en roue libre... »

— Nous devons nous inspirer de leur vision pour aller encore plus loin, avait continué James en recevant le plat de fruits de mer accompagnés de courgettes fourrées aux larves d'abeille. Comme nous le disions tout à l'heure, la Terre va vraiment mal. Nos technologies aident, mais j'ai bien peur que nous ayons atteint un point de non-retour pour la vie humaine ici-bas.

— Oui, malheureusement. Les experts ont pourtant essayé de nous avertir, fit Hermès.

— Ils ont toujours été trop académiques. Leurs prédictions étaient tellement apocalyptiques qu’elles en devenaient irréalistes. Ils n’ont pas su nous impliquer suffisamment, nous les capitaines d’industrie. Ils ne proposaient pas de solutions.

— À part la décroissance ?

— L’être humain est mû par l’appétit de croissance, si tu le lui enlèves, il dépérit. Et qui aurait décidé de ce qui aurait été acceptable ou non, une dictature socialo-écologiste ?

— J’ai pour ma part l’impression, dit Hermès en croisant le regard de Lina qui écoutait avec attention, que les intérêts particuliers des élites ont primé – lorsqu’on atteint un tel niveau de pouvoir, qu’on a plus d’argent qu’un pays entier, on développe forcément un sentiment de supériorité.

— Certes, mais est-il injustifié ? Le nivellement par le bas n’a jamais profité à la civilisation. Mais écoute, soupira James en levant les mains en signe d’apaisement, avec notre projet, je pense que l’occasion sera offerte au système démocratique que tu aimes tant de revoir comment les choses sont gérées sur Terre. Tu verras, ça n’ira pas mieux sans nous.

Lina se répéta ce bout de phrase « ça n’ira pas mieux sans nous ». De quoi parlait donc James ? Elle savait qu’il y avait un grand projet sur lequel travaillaient Jan et Freja, mais qui déplaisait à Hermès. Il le lui avait dit, toutefois sans donner plus de détails.

« ... on m’informe que nous avons reçu un communiqué, transmis par le groupe Everlight. Le voici pour vous en direct sans attendre, en exclusivité sur Skies Network. »

L’enregistrement s’ouvrit sur le visage agréable de Magda, la CEO d’Everlight.

« Chers frères, chères sœurs et chers non-binaires de l’humanité. À l’heure qu’il est, vous avez sans doute constaté

qu'une part importante de personnalités de premier plan a plongé dans un profond sommeil. Laissez-moi vous expliquer ce qui se passe. Nous, à savoir l'alliance d'entrepreneurs dont je fais partie, avons décidé d'un commun accord d'entreprendre un projet extrêmement ambitieux, que j'ai l'honneur de vous présenter. En alliant les connaissances techniques de nos corporations, le leadership incomparable de nos CEO et en puisant dans l'essence même de notre humanité, nous avons décidé de partir à la conquête de nouveaux horizons. »

Une belle image de la voie lactée apparut derrière Magda.

« Proxima du Centaure, certifiée habitable, est désormais notre objectif. La première d'une série d'exoplanètes que nous allons coloniser avec la flotte de vaisseaux construite en orbite dans ce but. Le voyage sera long et périlleux. Pour le supporter, nous avons téléversé nos consciences – un procédé tout nouveau et malheureusement prohibé par l'ONU – dans des serveurs à bord des vaisseaux. Une fois arrivés en orbite de Proxima, nous pourrons commencer la colonisation et façonner la planète à notre image, avant de descendre l'habiter en chair et en os avec nos corps clonés ! Frères humains, ces dernières décennies ont souvent été le théâtre d'oppositions virulentes entre fortunés et moins nantis, nous avons donc trouvé une solution ! La planète est désormais à vous, nous vous la laissons ! Nos installations corporatistes seront – en partie et selon l'accord des actionnaires restants – revendues aux autorités nationales. Le processus démocratique garantira certainement une transition en douceur ! Nous comptons sur votre soutien et serons ravis de recevoir vos messages d'encouragement. À vous la Terre, soyez-en les dignes gardiens ! »

Ahurie et habitée d'une légère sensation de nausée, Lina éteignit le poste. Elle regarda Hermès et caressa ses cheveux bouclés.

— Mon pauvre... dit-elle à voix haute, tu ne voulais pas partir avec eux je pense. Emporté contre ton gré. Et dire que vous nous laissez même le soin de nous occuper de vos corps délaissés... elle déposa un baiser sur les lèvres de son amant,

qu'elle sentit frémir à son contact.

Apeurée, elle se redressa d'un coup. Hermès cligna des yeux, Lina vit le témoin de son *neuralink* clignoter doucement.

— Hermès ! Elle l'aida à s'asseoir dans le lit. Il se pencha vers elle et l'embrassa à son tour, un baiser froid d'outre-tombe.

— Lina, dit-il d'une voix rauque, ils sont partis. Ils sont tous partis. Mais ça n'a pas marché... il toussa violemment et elle lui apporta un verre. La quantité de données était trop élevée et le téléversement a échoué. Ils ont voulu emmener plus de données que les quotas autorisés. C'est une catastrophe, les consciences sauvegardées sont tronquées, imparfaites. J'ai été sauvé parce que je ne voulais pas laisser toute cette beauté derrière moi, murmura-t-il. J'aime ce monde bien réel, et je t'aime, toi, ma Lina. Je ne voulais pas poursuivre des chimères et abandonner des milliards de gens à leur sort, alors que je suis un des rares à avoir les moyens de vraiment changer les choses. Ton idéalisme a finalement déteint sur ton élève.

— Comment as-tu réussi à revenir ? Lui répondit-elle en tremblant.

— J'ai engagé un hacker d'exception pour saboter le téléversement de ma conscience. J'ai été renvoyé parmi les mortels, ajouta-t-il avec un sourire en coin.

Il se leva péniblement en prenant appui sur l'épaule de Lina, ordonna à la domotique d'ouvrir les volets de la chambre et contempla longuement les vagues à la surface du lac.

— Nous avons beaucoup de travail devant nous. J'aurai besoin de tes conseils à chaque instant.

Lina, encore incrédule face à ce réveil soudain, observa le profil du jeune maître. Elle lui trouva un aspect nouveau, statuesque, celui du dieu grec dont il partageait le patronyme. Allait-elle aimer cet Hermès qui s'érigait en sauveur ?

La flottille orbitale, enfantée par le génie et la vanité humaine, alluma ses réacteurs pour s'enfoncer dans les profondeurs de l'espace. Dans ses serveurs de données se débattaient en hurlant des consciences démentes, partiellement téléversées.

Les feux du soleil se reflétaient sur les armatures métalliques, les voiles solaires et les décorations multicolores des léviathans spatiaux. On aurait dit un essaim de papillons échappés de leur chrysalide.

PORTER HAUT

Christine Bouchut

Le sang me déserte
privilège de l'âge
un mois étanche
désormais la règle
absente
corps aride
infertile
pour toujours.

Renaître de l'assaut de l'âge
livrer le ventre à d'autres usages
saisir en même temps
le tracassé des rides
et la peau plus lâche
mais les années
comme cadeau
on ne me reproche plus
d'être encore fille
aux vieilles du siècle d'avant on demandait
et les enfants ?

Et puis
je peux porter plus haut
des seins qui
n'ont nourri personne
je ne fus pas laitière
c'est arrogant
l'aplomb des femmes pour rien
d'autre que vivre.

L'AUTRE CÔTÉ

François Servant

Quand mon travail à l'hôpital le permettait, je rendais visite à mon père les week-ends et parfois même pendant la semaine. Je remplissais le frigidaire, faisais la vaisselle, un peu de ménage et puis je l'aidais à trouver la bonne veine pour son shoot quotidien. Cette saloperie contre laquelle je n'avais jamais pu faire quoi que ce soit à part me résoudre à l'accepter. Sans doute était-ce la raison pour laquelle j'étais devenue infirmière. Ses paroles restent dans un coin de ma tête, comme un vieux bout de papier annoté tournoyant dans l'encoignure d'une impasse sombre.

— J'ai essayé du mieux que j'ai pu... oh oui, j'ai essayé ma fille... et puis on s'est débrouillés pas vrai, j'ai réussi à t'élever, malgré tout... je n'ai pas été président, mais je n'ai pas rechigné à la tâche. Bah... et si le naufrage de tes parents avait finalement été une chance, celle de t'apprendre ce qu'il ne faut pas faire. Maintenant, voilà que mon heure arrive, bien plus tôt que je l'aurais voulu, mais bien plus tard que ça aurait dû. J'ai eu du rab malgré ce que j'ai fait pour ne pas durer. Non, tout ça ce n'est pas simplement à cause des cauchemars de la guerre, je ne cherche pas d'excuses, j'en

suis revenu presque entier moi. Si j'ai pas su y faire avec ton indienne de mère et avec cette vie-là c'est qu'on ne m'a pas fourni le mode d'emploi au début, c'est tout. Je n'avais pas ça dans le sang, j'y ai mis autre chose à la place, j'ai rajouté de l'adouçissant... du coup tout est resté dedans... Promets-moi que quand ça sera fini tu iras explorer ce vaste monde, bien plus loin que la Normandie. 26 ans c'est l'âge que ta mère avait lorsqu'elle nous a quittés. Allez, maintenant envoie-moi rejoindre les miens au pays des ratés.

Je lui ai fait l'injection et puis j'ai retiré le garrot. Ses pupilles se sont lentement enfoncées, disparaissant dans la profondeur du bleu pâle de ses yeux, chutant au fond de l'iris, dans son visage si blanc, sous ses cheveux gris d'orage. Sa maigreur fragile posée sur le canapé usé, défoncé, comme lui. La transpiration perlait sur son front, se faufilait goutte à goutte à travers le champ de rides de sa tête inclinée, glissait sur sa joue jusqu'à la commissure de ses lèvres, le long de l'esquisse de son étrange sourire, comme si elle avait voulu revenir dans sa bouche, retourner dans ce corps qui l'avait secrété. J'ai reposé la seringue sur la table basse, essuyé son visage et tenu sa main à mon habitude. Une main veinée aux longs doigts fins et noueux. Pour la première fois, sans honte ni tristesse, j'ai souhaité qu'il ne rentre pas du pays des junkies, que cette chose de l'autre côté le garde pour de bon. Qu'il reste dans sa maison de coton en compagnie de cette saloperie. Après tout, il avait passé bien plus de temps heureux dans ce monde-là plutôt qu'avec les siens. Il y avait toujours des cendres de cigarette sur le tapis malgré l'aspirateur, le papier peint était jauni de nicotine, la télé mal réglée, un cintre trônait à la place de l'antenne. La fenêtre entrouverte par le printemps laissait filtrer le ronflement de la rue et aussi l'odeur épicée et graisseuse du restaurant asiatique en bas de l'immeuble. C'était l'heure de *La petite maison dans la prairie...* après la

pub.

Il mourut deux semaines plus tard, pour de vrai cette fois-ci. Je trouvai son corps sans vie, appelai l'ambulance et fis le ménage. Le crématorium me remit une urne. Pour ne pas m'embarrasser de son poids, je transférai ses cendres dans un récipient moins lourd, un bocal en plastique avec son étiquette Benco. Encouragée par les communautés d'espoirs et d'utopies de l'époque je décidai d'abandonner mon travail, de quitter l'urbanité, l'exultation de l'argent et son lot de peines modernes. 1975, chaque jour confirmait les défaillances présentes et à venir, entre ceux qui perpétuaient le rêve américain et les autres fatalement aspirés par la grille de l'égout, conduits vers le grand collecteur de ce monde liquide qui vous emportait avec ses promesses. Il y avait du vrai dans les paroles de mon père, ma destinée n'était pas cet héritage de souffrance. Plus rien ne me retenait ici. Probablement que l'urgence de la fuite que j'éprouvais alors faisait écho à la lucidité violente qui 20 ans auparavant avait éloigné ma mère, sans que plus jamais elle ne donnât de nouvelles. Je questionnais toujours la raison qui avait motivé sa décision, celle de confier sa fille à un homme détruit plutôt que de me garder avec elle. Elle avait dû juger qu'il s'agissait de la meilleure solution, qu'elle se sentait incapable de faire mieux, après tout, lui au moins avait survécu à la guerre, pas comme son peuple à elle. Ça ne pouvait pas être l'inconscience de sa jeunesse, ce sacrifice avait forcément dû lui coûter, suffisamment pour justifier son silence, celui de la honte, la peur de devoir affronter l'enfant qu'elle avait abandonné, alors elle avait préféré ne pas revenir. Je vendis les meubles et offris les matelas aux plus nécessiteux. Au revoir Denver ! Peut-être que les colons qui s'étaient installés là l'avaient fait par lassitude ou désespoir. Quand chaque tour de roue du chariot vers l'Ouest faisait pousser un peu plus les montagnes

devant eux, jusqu'à obscurcir l'horizon. Au terme de leurs errances dans l'infinité des plaines du Kansas ou du Nebraska, rattrapés par l'ombre des Rockies, leurs envies et aptitudes questionnées par l'obstacle. La volonté de Dieu leur offrait l'excuse apodictique, tout autant qu'elle avait motivé leurs départs. Certains s'agenouillèrent alors, consentants, satisfaits que Dieu les arrêtât là. Ils dissimuleraient leur abandon dans l'ardeur et l'intensité des prières, l'effort de la semence et la rectitude des sillons. Les plus désespérés trouveraient, eux, le courage de passer, bien plus fous et révoltés, vers l'autre côté, coûte que coûte, rejoindre l'autre versant, marcher vers l'Océan.

J'ai pris la route à bord de ma Coccinelle blanche avec des économies suffisantes pour tenir une année, sans excès, juste une simple valise. Les immeubles, les toits, les fumées, les orgies de lumières de la ville avalés par mon rétroviseur. La radio joua *Sam Stone* de John Prine qui me mouilla les yeux et puis aussi *Space oddity* de Bowie. Je longeais la South Platte, suivait un temps la dorsale des Rockies vers le nord, semais un peu de cendre de mon père par la fenêtre, bifurquai vers l'est à cause du tracé d'un avion dans le ciel pour rejoindre l'espace du major Tom de la chanson. L'infinité, la confusion des horizons, sans autre projet que celui d'être guidée, non plus par l'obligation des douleurs, mais par le hasard, les coïncidences, l'apparition des signes, m'en remettre librement à l'avenir... Au bout de 10 jours et alors que mon esprit s'évaporait lentement dans la spirale du grand nulle part, je croisai la N°80, bifurquai vers l'ouest parce qu'un chien errant venait de traverser devant moi dans cette direction puis me dirigeais vers Salt Lake à cause du camion avec *SALT* marqué en grosses lettres rouges sur sa bâche. Du côté de Cheyenne je stoppai dans une station de bord de route pour me soulager et prendre un café au distributeur automatique. Je m'installai à l'une de

ces tables de pique-nique en bois. C'est là que je le trouvais, oublié, abandonné, posé à l'extrémité du banc. *The Big Sky* de AB Guthrie, une édition de 1947, sans jaquette, publiée par William Sloane Associates. L'aspect fatigué du livre montrait qu'il avait été lu, plusieurs fois sans doute. Je ne connaissais pas l'ouvrage, mais je me souvenais avoir vu le film à la télé avec mon père. Un western avec Kirk Douglas, une épopée d'aventuriers humanistes sur un rafirot à vapeur remontant le Missouri dans les années 1860. Les gars du bord étaient amoureux de Teal Eye la belle indienne, la captive aux yeux clairs qu'ils ramenaient chez elle. À l'époque je lisais peu, des magazines principalement, surtout les National Geographic que mon père recevait et que je lui empruntais pour les photos. Sur la page de garde de l'ouvrage, il y avait une inscription à l'encre bleue : *La chance sourit aux audacieuses. Ta maman qui t'aime. Denver 1956.* Comment ne pas y voir un signe ? Le fait qu'une mère s'adressa à sa fille, ça ne pouvait être que ça et puis l'année et le lieu. L'improbabilité que ce message se soit manifesté sans raison, il y avait là une main divine. Je n'avais pas assez connu ma mère pour savoir si elle aurait pu être la lectrice de ce genre d'aventures épiques... peu importait. Une carte assez grossière ouvrait le livre en frontispice, s'étalait sur deux pages, couvrait une bonne moitié des États-Unis, de la côte Pacifique jusqu'à la frontière naturelle de l'ouest du Mississippi. Elle comprenait juste quelques noms, celui des rivières et d'une poignée de villes et de forts de l'époque du roman. Quelqu'un avait entouré d'un cercle de crayon le nom de fort Mc Kenzie à l'intersection du Missouri et de la Marias dans l'actuel Montana. Le destin semblait m'indiquer la route à suivre. Soulagée d'enfin posséder un but, je décidai de m'accorder le plaisir de la lenteur, ainsi que l'on envisage une gourmandise sans avidité ou que l'on prend ce temps pour ouvrir le cadeau qui vient de vous être offert, ou encore, trop rarement, comme on fait l'amour. Le livre comptait 386

pages, à raison d'une dizaine par jour cela me laissait le loisir de vagabonder un bon mois avant de rejoindre la surprise finale de ma destination. Des vacances en somme, l'occasion de m'extraire de ce rôle qui m'avait tellement accaparé ces dernières années, ma dévotion désespérante auprès de mon père, mon implication aux urgences de l'hôpital public et dans mes relations amoureuses, comme si j'avais voulu sauver la terre entière. Ce truc plus fort que moi quand il fallait s'occuper de l'oiseau blessé, quitte à lui donner mes propres ailes et puis de m'enfuir de peur que l'autre ne s'envole le premier. Cette réappropriation du droit de vivre pour soi-même. Un apprentissage dont le livre devint un temps le précepteur par l'organisation qu'il m'imposa. Tout d'abord la recherche du lieu le plus adapté à sa lecture quotidienne. Je scrutais, explorais, envisageais les petites routes, osais les chemins sans indications, jusqu'à ce que la lumière et l'endroit me conviennent enfin, en bordure d'un champ envahi par l'exhalaison de la terre après la pluie ou bien allongée sur un plaid usé au milieu d'une pâture avec son odeur chaude d'herbe ensoleillée. Une sauterelle visitait le texte du livre, une chenille hirsute traversait ses mots. Je m'adossais aux textures des troncs les plus divers, près de la chanson des rivières, éblouie par les battements d'ailes nerveux d'une poule d'eau, le plongeon d'un martin-pêcheur, l'apparition d'un cerf altier et de sa harde, surprise par l'air ahuri d'un opossum ou bien effrayée d'un serpent. Parfois, il y avait ce petit quelque chose qui vous élève, vous instruit d'un reflet, une étincelle céleste, ces particules de paix et d'amour qui flottent dans l'air. Ces évidences que je pensais oubliées, ces espaces dans nos cœurs, ce qui demeure, subsiste, s'attache, s'enracine, pousse, croît, se ramifie... et sous l'ombrage desquelles vous retrouvez la quiétude du souvenir. Ce moment de pause nécessaire, cette fraction intemporelle. Parfois, l'infinité du paysage appelait le plaisir solitaire, la caresse de ma main dans ma culotte

pendant que le vent cornait le papier. Je respectais le nombre de pages que je m'étais fixées quelle qu'en fût la frustration puis je glissais un marque-page, une plume, un brin d'herbe, un peu de la mue d'un lézard.

Petit à petit je me délestais de mon père, le livrais à la bourrasque ou à la rivière. Le mouvement incessant du derrick solitaire dans la plaine, toutes ces années à piocher dans ma mémoire en quête d'un souvenir maternel, à chercher si profondément, si profondément que j'en avais percé le fond. Je m'illusionnais à l'occasion des quelques photographies en noir et blanc de mon enfance qui m'accompagnaient et des paroles d'un junkie mort. Des bouts de mémoire agglomérés. Un voyage, une amnistie où le déni était bien plus facile à porter que le poids de l'inacceptable abandon. Il m'arrivait de me faire surprendre par la pluie, je courrais me réfugier dans mon véhicule et m'y endormais parfois pour ne me réveiller qu'aux premières corneilles. J'effaçais du revers de la main au matin la condensation de mes rêves sur les vitres et m'émerveillais du spectacle du jour naissant. Le plus souvent, je logeais sans exigences dans des motels, des pensions, à l'occasion effrayée ou bien amusée par les cris de dispute ou d'amants enthousiastes. Le livre était devenu ma boussole de papier, mon oracle de route. Je caressais souvent sa couverture de toile rosâtre posée sur le siège passager. Parfois, en manque de parole, il m'arrivait de prendre un auto-stoppeur à bord de mon vaisseau et de recueillir ses confidences. Un saisonnier avec son visage de terre et ses mains calleuses, un nomade avec son sac à dos et son effluve d'humidité, une femme en rupture d'histoire en quête du vrai amour pour faire un enfant heureux avant qu'elle ne soit trop vieille, un hippy avec sa guitare, son odeur d'herbe et sa faconde intarissable sur la beauté du monde. Un Boone, un Jim, un Dick, des héros similaires à ceux du roman, portant cette même soif désespérée de bonheur...

Quand apparaissait un pouce tendu qui me semblait raisonnable, je libérais le siège et rangeais le livre dans la boîte à gants près du Browning 45, ultime héritage de mon père. J'avais beau être pacifiste, on ne savait jamais sur quel taré on pouvait tomber. Je ne me souviens plus où j'avais lu ça, qu'un Browning chargé c'était le commencement de la sagesse. À la vue d'une annonce placardée sur une devanture, j'acceptais à l'occasion les petits boulots. Je me retrouvais à sourire derrière des comptoirs vernis du *Diner* d'une bourgade ou bien à ramasser des asperges et des pommes de terre ou cueillir les abricots et les prunes dans les vergers. À l'occasion, je me laissais aller à une aventure avec un gars, jamais bien longtemps, fidèle à mon habitude de partir la première, de peur que ce ne soit le contraire, que la souffrance de l'autre ne m'entraîne à l'illusion du sauvetage. La fierté du bon choix, celui de la liberté, la récompense des panoramas qui défilent par la vitre de l'auto. Toutes les voix, les insultes, les cris de douleur, les mensonges du passé, absorbés par l'immensité. Le visage de mon père devenait ce profil figé à jamais dans la roche blanche que le couchant rougissait et ma mère le *tumbleweed* virevoltant qui traversait soudain la route pour disparaître dans la poussière.

Lorsque le livre fut fini et la totalité des cendres dispersées, je m'acheminai vers mon objectif tout en retardant le moment le plus possible. Je contournais les grosses agglomérations qui se raréfiaient au fur et à mesure que je montais, zigzaguant vers le Nebraska, le Wyoming flirtant avec le Dakota du Sud. Cinq mois d'un voyage que j'aurais pu faire en deux jours avant de finalement rejoindre à l'automne le comté de Chouteau dans le Montana. Les terres du fort Mc Kenzie du roman. Personne ne sut me dire l'endroit exact où le fort s'était trouvé, il semblait avoir été avalé par le temps. Ce qui était sûr, c'est

que c'était tout près de Fort Benton. Ce lieu historique qui lui avait survécu sur la rive ouest et argileuse du Missouri. C'était devenu une jolie petite ville calme et arborée. Une oasis au milieu de l'espace des plateaux érodés de la plaine, griffés par la patte d'une créature gigantesque. J'arpentais les rues droites et propres plantées de frênes rougissants et de trembles jaunis par la saison. De long en large, un quadrillage d'une heure à peine, avec l'espoir que de la même façon que le livre était apparu, il allait se produire un événement, une chose inattendue, que ma mère allait surgir au détour d'une rue, les bras ouverts, hurlant mon nom. J'étais descendu au Grand Union Hôtel, j'y avais passé une nuit puis une autre et encore une. Rien de plus que mes déambulations et ces inconnus qui me saluaient maintenant de la main, juste parce qu'ils m'avaient déjà vu la veille. Je rencontrai Martin Boyle au Mc Graw's Saloon. Il était là pour affaire et habitait Billings plus au sud de l'État, le royaume de la betterave. Il m'avait dit qu'à l'automne l'odeur y était particulière à cause de la raffinerie de sucre : « vous pourriez penser que ça pue, mais c'est l'odeur de l'argent ». Le soir après plusieurs verres au bar, je l'avais rejoint dans sa chambre et puis je m'étais silencieusement levée au petit matin pour faire mes bagages et régler ma note. J'avais simplement suivi la course du soleil le long de la rivière Marias. Le soc liquide, les siècles de crue avaient labouré le sol en laissant des entailles, des cicatrices où l'eau se cachait parfois entre les lèvres de terre blanchie de calcaire et les escarpements de grès. Elle réémergeait secrètement, entre les collines au détour d'une courbe indécente de beauté en de larges et voluptueux méandres, lascifs, ourlés de saules parés de leurs coiffes d'un jaune vibrant. Ils étaient cérémonieusement inclinés par-dessus le cours, penchés admiratifs sur leurs reflets et ceux du ciel, immensément. Le parfum de l'automne pénétrait par la vitre que je gardais entrouverte malgré le froid. Des vagues odorantes de feuilles en décomposition, musquées et sucrées,

des exhalaisons de pommes et de poires trop mures et aussi de cannelle. Sans bien savoir comment, je rejoignis Browning dans le comté de Glacier, non loin de la frontière canadienne. Je m'étais demandée en arrivant là-bas s'il s'agissait de l'endroit où l'on fabriquait les armes. À la station-service, des chiens efflanqués aboyaient sans forces ni velléités juste parce qu'il fallait. Des hommes aux regards tristes assis sur des caisses et engoncés dans des vestes épaisses à carreaux buvaient des bières en fumant. Ils reniflaient, crachaient, jetaient des poignées de gravillons et les chiens déguerpissaient en jappant, la queue entre les jambes. Je pensais être arrivée au bout du chemin, l'endroit où venaient s'esquinter ceux que la chance avait évités et qui avaient continué aussi loin qu'ils le pouvaient en espérant la trouver. On né, on meurt et ce qui se passe au milieu est parfois sans intérêt... disait mon père. Oui, le vide, cet entre-deux, celui des hommes consommés. L'optimisme retrouvé au cours de ces cinq mois devenait soudain si fragile... Rien ne me donnait envie de rester, je reconnaissais l'odeur, c'était celle du malheur.

— Non madame ! Ce n'est pas ici qu'on fabrique les armes Browning ! Avait répondu le pompiste, mais je sais où c'est. Ce n'est pas que je sache grand-chose, bon Dieu non, sinon je ne serais pas en train de servir de l'essence, mais ça, je le sais. C'est là qu'est né mon grand-père, c'est à Ogden, dans l'Utah. En tout cas, c'est là qu'y z'ont confectionné leur premier fusil, oui, ça, c'est sûr de sûr. Avec ça j'aurais pu gagner le million à Jeopardy... Et puis vous n'êtes pas la première à me le demander... Ce n'est pas qu'il s'arrête beaucoup de touristes de ce côté-ci, à part pour le *Pow-Wow* l'été. Non, ils ne s'attardent pas trop, ils préfèrent l'autre côté des glaciers... c'est plus chic. L'homme tendit le doigt vers l'ouest. Oui, la station de ski de Big Mountain et les villégiatures près des lacs. J'imagine que c'est là que vous vous rendez ? Ici c'est la

face cachée de la lune.

J'acquiesçai envahie d'excitation bien que l'endroit ne s'y prêta guère, la chance de cette nouvelle destination.

— Oui ! c'est là que je vais, de l'autre côté, c'est loin ? avais-je répondu.

— Environ à une centaine de kilomètres, ça dépend la route que vous prenez. Au fait, avez-vous visité le musée de la réserve ?

J'avais hoché affirmativement la tête, tout en disant honteusement non du bout des lèvres. La pancarte était bien visible à l'entrée du bourg, mais au dernier moment l'envie avait disparu...

Il toussota un rire avorton et fit tournoyer son doigt.

— Votre plaque, vous venez du Colorado ?

— Oui ! Je viens de Denver...

— Ça fait un petit bout de chemin quand même. Il regarda la coccinelle presque tendrement en souriant, rajouta : c'est du costaud ça !

— Oui, en effet et puis j'ai pris mon temps.

— Ah ! Bah ça, si vous avez le temps... Ici, on sait ce que c'est que le temps. On a du stock à revendre. Si le temps était coté à Wall Street, sûr, on ferait fortune... C'est ce qu'ils disent, hein ! Le temps c'est de l'argent... Ici ce n'est pas Denver, ça non, on ne peut pas dire que ce soit une ville d'ailleurs, même que si vous disiez que ça ressemble à un trou, eh bien, je ne vous en voudrais pas ! Moi, un jour je suis tombé dedans, mais y m'ont pas encore mis la terre dessus ! Grâce à Dieu. Il rit en découvrant ses chicots jaunis de tabac tout en reposant la pompe dans son encoche. Il me rendit la monnaie avec ses mains fatiguées et graisseuses... par contre ici on fait ça, tenez, il est à vous ! Il retira un crayon à papier de la poche de son bleu de travail.

Je me rappelle parfaitement la couleur beige du crayon avec l'inscription, *The Blackfeet Indian Pencils*, gravée sur la

tranche...

— Ouais ! C'est les Indiens d'ici qui les fabriquent... Vous verrez à la sortie du bourg, il y a un grand tipi en béton, ça date des années 30 comme l'église Little Flower, même qu'avant c'était une station-service. Maintenant ils en ont fait un café pour attirer les égarés. Vous ne pourrez pas le manquer, le *wigwam* de Kramer qu'on l'appelle et il y a une boutique de fanfreluches artisanales à côté. Bah ! Ça les aide à vivre. Faut bien s'entraider, parce que l'hiver, eh bien, ce n'est pas de la rigolade et les coups de main sont les bienvenus... C'est chez nous qu'ils ont dû inventer le mot solitude, vous savez. C'est pour ça que le gouvernement leur a laissé la réserve... et que moi j'ai toujours un boulot de pompiste. C'est que nous sommes de moins en moins nombreux depuis que les automobilistes acceptent de se servir eux-mêmes, la chance c'est que au moins le progrès n'est pas vraiment arrivé ici.

Il passa un coup de chiffon sur le pare-brise et fit gracieusement le niveau d'huile avant de me conseiller la petite route touristique « Going To The Sun », que : « c'était la plus tortueuse, mais pour sûr la plus jolie, surtout en cette saison ».

Je le remerciai avec un bon pourboire et choisis finalement la sécurité de l'asphalte large, la quatre voies N° 2 pour parvenir de l'autre côté au plus vite et trouver un endroit pour me loger avant la nuit. Il y avait des trous dans le ciel cotonneux, d'où tombaient les rais d'une lumière orangée, dense, presque palpable.

Dans le comté de Flathead, cette fois-ci je m'arrêtai à la vue d'un panneau sur le bord de route : *Maison de l'artisanat traditionnel de la Nation indienne Blackfeet*. Je décidai d'y suivre les cours proposés et de m'installer dans le coin. L'excellence de mes assemblages de piquants de porc-épic sur cuir, probablement lié à mon expérience dans la pose de

cathéters et du maniement des aiguilles et mon inventivité pour créer des attrape-rêves m'attirèrent l'estime puis l'affection de mon enseignante. Oui, peut être qu'il y avait aussi un peu de cet atavisme maternel là-dedans, peut-être bien. Le jour de mon 26ème anniversaire Apani Madplume offrit de m'initier en shaman sous la hutte de sudation, cette tradition qui avait si longtemps été interdite par notre gouvernement. Je pensai y mourir dix fois, mon cœur s'arrêta, puis repartit, battant la chamade, autant de larmes que de sueur, avant que ne s'installe cette étrange douceur. Dans la fumée parfumée de sauge, enfiévrée, j'abandonnai Elizabeth en sanglotant et revêtai mon nouveau prénom. Je devins « Paysage », *Nuna* en langue Blackfeet. J'étais soudain à ma place sans vraiment en comprendre la raison. Apani disait que les humains avaient une fâcheuse tendance à imiter le pire, que ce que l'on imitait limitait, qu'il fallait s'affranchir des croyances malsaines, s'évader des copies, des prisons de répétitions, celles des peines et des souvenirs et tout avait résonné avec tellement de pertinence, comme la bonne clef d'une serrure.

Quelques jours plus tard, Ash était apparu pour livrer sa sœur en piquants. Je l'avais détaillé du coin de l'œil tout en m'appliquant à ma tâche de couture. Son visage était semblable aux illustrations de Tom Lovell dans les *National Geographic* et à celui des toiles de Russel que j'avais vu sur sa route au musée de Great Falls. Ces scènes réalistes et épiques qui reprenaient les thèmes de l'histoire du grand Ouest, les portraits de cowboys et d'Indiens. La manière dont je l'avais salué, cette déférence absurde et coupable. Il était vêtu d'une veste en jean et d'un t-shirt avec un énorme smiley imprimé dessus et dont le slogan était *Proud Native*. J'en rougis encore un peu, mais je m'étais demandée si les Indiens étaient de bons amants... Parfois, la mémoire vous revient avec ce frémissement de honte embarrassant que l'on souhaiterait

pouvoir effacer. La place que je lui avais faite dès son premier regard.

— Qu'est-ce que tu viens faire dans le coin ?

— Le destin et ta sœur Apani m'ont aidé et puis j'adore la musique du vent et la chanson des rivières d'ici. J'aurais pu lui parler des origines de ma mère, mais je m'étais abstenue.

Il n'avait plus eu qu'à mimer les premiers pas de la danse du soleil. Les filles des villes aiment la piste des traditions. Cette idée d'une culture dont les blancs portent forcément une part du déclin en eux, certains prêts à la rédemption...

— En Amérique nous avons tous un peu de sang indien, lui avais-je dit.

— Oui, bien sûr, pour certains c'est surtout sur leurs mains, avait répondu Ash.

La culpabilité d'un dieu sauveur... La ruse du chasseur Blackfeet.

Des années plus tard, j'aime croire que c'est l'esprit de Teal Eye, l'héroïne Blackfeet du roman, qui m'a conduit de ce côté-ci et amené à me lier d'amitié avec Apani et à m'être mariée à son frère. Le froissement des feuilles sèches sous mes pas, le bruit des pages que l'on tourne. Il doit toujours y avoir la boîte des 12 crayons à papier achetée à Browning rangée quelque part à la maison. Une pochette en carton avec un Indien chevauchant un cheval fougueux imprimé dessus. Ça m'était sorti de la tête. Ça fera certainement plaisir à mon fils que je la retrouve.

C'est un beau dimanche de mi-septembre. Il y a dans l'air la vibration des ailes à membrane des libellules et le bruit feutré des plumes dans les sous-bois. La canopée frissonne sous l'ample respiration du ciel. Le chuchotement des érables, le soupir des peupliers faux-trembles, le crépitement léger et féérique, celui de la pluie des myriades d'aiguilles d'or des

mélèzes. Une foison d'extases, d'oxydations. Les camaïeux de pourpre et de carmin le long du plan d'eau. Des variations chatoyantes s'étalent jusqu'aux flancs sapinés, aux pieds des moraines et des parois de granit avec leurs crêtes effilées toujours blanchies. J'aperçois mon mari un peu plus loin sur le bord du lac. Une sacoche en cuir est posée à ses côtés. Il y a certainement dedans des bolets nés des dernières et trop rares pluies de ce tout début d'automne.

L'Ascension c'est donc Jésus qui est déjà ressuscité mais pas encore allé dans le ciel et qui va voir ses disciples sur, euh, la montagne, là. Et après, ben, c'est du coup, euh, les chrétiens qui croient que du coup leur foi elle est dans leur, euh, elle passe du côté spirituel au lieu de physique genre Jésus qu'est là quoi. Voilà, ça c'est l'Ascension. Je me documente parce qu'on m'a commandé un texte, oui, une revue littéraire, sur l'idée de, euh, de hauteur, tu sais, de verticalité, voilà, enfin, de monter quoi. Euh non c'est pas payé... En fait c'est pas que ce soit une commande, c'est plus un don, voilà, un don de soi, tu sais. Oui c'est de la... charité littéraire, euh, si tu veux. Non, mais... En fait, c'est plus un appel à textes en fait, bon, en fait je suis écrivain connu dans la vie, hein, mais là, euh, je mets les mains dans le cambouis quoi, je, j'aide un peu les jeunes, c'est important d'aider les jeunes comme moi, enfin encore plus pour les jeunes qui ne sont pas de mon âge, enfin, c'est, pour la beauté du geste tu sais.

Non mais après c'est pas, je vais te dire, c'est pas certain que le texte soit accepté, enfin je sais que l'angle parler de l'ascension tu sais, je veux dire, se faire chier à paraphraser Wikipedia pour prendre un peu le contre-pied tu vois, de

l'idée de juste l'ascension sociale, parce que bon ça, c'est pas le but, enfin, à mon stade, c'est pas le sujet, je suis exactement autant parvenu qu'exclu, et voir les choses sous cet angle ça ne m'intéresse tout bonnement pas, faire des trucs qui m'intéressent oui, mais alors les signes extérieurs de richesse, bah, le bon groin c'est bien, l'occase ça fait pas de mal à la planète et je trouve des pompes parce que bon je suis anticapitaliste sauf en ce qui concerne les pompes, j'aime bien les pompes, mais c'est pas le sujet.

Donc oui l'angle férié, bien, mais après le fond de l'idée, euh, le truc c'est que je n'en ai pas d'autres. J'écris un petit texte tous les mois depuis que je passe la majorité de mon temps à garder les enfants, et chaque fois je me remets à parler de l'extrême droite dans mon pays et dans ce coin, avec aucune autre solution que de l'incrédulité et de l'angoisse en regardant les autres. J'aimerais faire un texte où j'arrête de regarder les autres, et notamment les cons et les fachos. Prendre de la hauteur de vue, tu vois, là on est dans le sujet. Voilà.

Et donc le Jésus il va voir une dernière fois ses potes. Voir une dernière fois ses amis, mais en sachant que c'est la dernière. C'est pas tout ça, je vais dans le ciel. Ça fait un moment que je vous dis que mon royaume n'est pas de ce monde, les mecs. N'insistez pas. Ah non mais t'inquiètes, on n'insistait pas, détends-toi, va dans le ciel si tu veux. Nous je vais te dire, la montagne, ça nous va, ni trop haut, ni trop bas. Ouais mais alors vous allez avoir foi en moi au stade spirituel, hein, les copains ? Euh, ouais, ouais, on va faire ça. Quel stade déjà t'as dit ?

J'écris un petit texte tous les mois à peu près et chaque fois je finis par écrire ou par penser très fort : mes potes me manquent. Même ceux de Jésus je les trouve cool. Peut-être qu'il faudrait mixer tout ça en fait, mes potes me manquent, peur de l'extrême droite, tentative de déboulonnage du fond

catho des fachos du coin, tentative de déboulonnage du déboulonnage même, le tout tout seul chez-soi sans ses potes et en gardant les enfants.

Peut-être que c'est ce que je suis en train de faire. Ma foi.

PLUS DUR SERA LE POST

Fabrice Schurmans

Vain veut dire vide ; ainsi, la vanité est si misérable
qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom.
Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est.

Chamfort
Maximes et pensées

Aujourd'hui, faut que je me surpasse. C'est l'anniversaire de Pepe Macaluso. Un sacré client. Il adorait *Le Parrain*, se sapait comme Michael Corleone, imitait le phrasé lent de son père. Un type de cette trempe, vous ne lui taillez pas un costume minable. Le prêt-à-porter du récit post-mortem servi par des amateurs peu scrupuleux ferait tache. De toute façon, ses héritiers ne me le pardonneraient pas et je n'ai pas envie d'indisposer la Famille. Je télécharge les documents prévus. Les photos du boss dans sa jeunesse, le flingue à la ceinture, les cheveux gominés, le regard carnassier. Un dithyrambe adapté au public. Des phrases courtes pour l'éloge de l'empereur de la nuit entre Liège et Trapani. Dans mon boulot, le style unique ne suffit pas. À chaque profil sa patte et ses figures de rhétorique. Pas de place pour le hic. J'évoque Pepe Macaluso

comme s'il se trouvait parmi les siens en train de raconter une anecdote ou un souvenir. Caméléon culturel et linguistique, je me glisse avec aisance dans l'idiolecte de n'importe quel individu. Cela demande un sacré travail préalable. À l'inverse de la concurrence, qui se contente d'un synopsis, d'une maigre documentation et d'un algorithme pour la gestion des goûts et des couleurs, je conçois chaque cas avec un art consommé du détail. Dans ma branche, la mort – anticipée et comptabilisée – appartient à la colonne des profits.

Si la plupart des clients signent leur contrat quelques mois avant l'échéance, d'autres, les plus prévoyants, les plus exigeants, les plus riches aussi, m'engagent lorsque la décrépitude et la maladie miroitent à peine sur l'horizon. En leur compagnie, je raffine, peaufine, ébauche un portrait, complété au fil des rencontres. Le coût de mes services n'a aucune commune mesure avec celui de mes confrères. Si la vie n'a pas de prix, l'éternité numérique n'est pas donnée à tout le monde. Du moins, telle que je la conçois. À ce niveau d'exigence, le profil possède le caractère de la grande œuvre. Raison pour laquelle mes personnages s'expriment comme ils l'eussent fait de leur vivant. Si Pepe Macaluso dit « *'Stá na minchia ! Le testa di cazzo, il a payé pour sa trahison. Après, on a fêté à la Trattoria. Arancini et caponata...* », je respecte l'engagement à la lettre. Je ne le fais pas jacter comme Tomasi di Lampedusa.

On imagine l'ampleur de la tâche. Concevoir des profils posthumes, maintenir le niveau à long terme, gérer les interactions, remercier les amis se manifestant à l'occasion d'un anniversaire ou d'une évocation réussie. Et cela sans porter de jugement sur le chaland. Certains ne sont pas en odeur de sainteté ? La seule odeur qui importe est celle du blé. Dans deux jours, ce sera le tour de Benjamin Martinet, professeur d'université, spécialiste d'histoire coloniale comparée. Un cas

intéressant. J'ai reçu son premier courriel il y a cinq ans. Un type avisé, à l'instar de Pepe Macaluso. Il avait entendu parler de ma boîte via la veuve d'un collègue, satisfaite du service. Elle était d'ailleurs présente lors de notre premier rendez-vous. J'ai vite compris la nature de leur relation. Martinet se tapait la veuve joyeuse. On raconte que le collègue a passé l'arme à gauche de manière douteuse. Le versement d'un à-valoir conséquent m'a ramené dans les clous. Le droit chemin est celui menant à mon compte en banque. Même s'il se sentait en pleine forme, Martinet désirait préparer la postérité de sa production. Soignant ses interventions publiques, il conservait des enregistrements de chacune d'entre elles. Prêts à l'usage. Qualité HD, montage professionnel. L'homme étant prolix, il m'en a envoyé des dizaines, à publier à intervalles réguliers. Par ailleurs, il a écrit des articles scientifiques, d'autres d'opinion, des recensions critiques.

Le bonhomme possédait une sacrée plume. Les beaux, les grands mots défilent au rythme d'une syntaxe de haute voltige. *L'Europe se caractérise par la colonialité de l'Être, un héritage enraciné en son propre sein dont elle ne pourra se défaire que par un arrachement violent.* Pour moi, c'est aussi clair que les programmes de mon client informaticien. J'ai balancé la phrase sur son profil le mois dernier. Un succès ! Trois cents *J'aime*, des cœurs en pagaille, des partages à la pelle. Un collectif pour une France décoloniale a réclamé le transfert de Martinet au Panthéon. Bon là, si ça marche, je prends une portion de gloire pour ma pomme. En outre, le succès des clients impacte le chiffre d'affaires. Plus ça like, plus ça partage, plus je reçois de commandes. Dans 48 heures, j'expédie une accroche d'enfer. *Si l'Europe ne parvient pas à éradiquer la tumeur coloniale se nourrissant d'une histoire biaisée, les petits-enfants des colonies lui rappelleront le prix à payer pour les souffrances infligées à leurs aïeux. Fanon insistait sur l'inévitabilité du recours à la violence face au*

colonisateur. Faudra-t-il en arriver là pour briser avec le privilège blanc ? Toujours aussi abscons.

Après, je laisse monter la pression et je publie un de ses articles. Avec ce qu'il m'a laissé, je peux tenir trois, quatre ans, entretenir la flamme de la révolte virtuelle, le présenter « comme le líder máximo de la lutte décoloniale ». On me rapporte qu'il excite les foules, provoque remous et manifestations. Un inspecteur me conseille d'arrêter de publier des posts à son nom. Rien d'illégal dans ma démarche. Le client est roi et mon escarcelle s'épaissit à mesure que croissent interactions et abonnés. Ah si Benjamin n'était pas mort prématurément, quel futur radieux pour lui et moi ! Il avait l'habitude de s'en prendre aux étudiantes les plus avenantes. J'aurais pu écrire « sale habitude » ... Cela contreviendrait à l'une des règles d'or de la profession. Ne jamais juger un client à ses actions. Une crapule ? À l'aune des 25.000 euros reçus, guère plus que tant d'autres. Même s'il avait une belle gueule, du bagout et une dose de charisme, Martinet jouissait surtout de la coercition exercée à l'encontre des femmes. Dans ce domaine, il vaut mieux ne pas franchir certaines lignes. La fille de Pepe Macaluso correspondait à une grosse ligne rouge sang, le mur de Berlin du harcèlement sexuel. Un sicaire s'en est occupé d'une *lupara* imparable. Le clan a recouvré son honneur et moi, j'ai perdu une de mes poules aux œufs d'or. Aux roubignolles d'or, en l'occurrence.

De toute façon, des poules, il m'en reste quelques-unes, nichées dans le poulailler virtuel. L'ancien Président Maclot a rejoint ma basse-cour à la fin du cinquième mandat. Au premier courriel, j'ai d'abord songé à une plaisanterie. Déjà acquis à la postérité, pourquoi aurait-il besoin de moi ? Omnipotent au long de sa carrière, il désirait perpétuer une tradition de gouvernement autoritaire. Tout contrôler, jusqu'à l'opinion des générations futures. De loin, le travail le plus complexe.

L'homme m'a submergé d'images, de reportages, de discours. Combien de fois me suis-je rendu au Fort de Brégançon afin d'affiner les ressorts de la mécanique mémorielle ? Froid comme un reptile, tranchant, le regard inquisiteur, il ne m'a laissé aucune latitude. Pas moyen de développer une empathie, de proposer des aménagements, des retouches. Son aide de camp m'a transmis un profil clé USB en main ainsi qu'une mallette remplie de liasses de 100 euros. Tout est prévu : agenda des publications, photographies familiales et officielles – en fait les deux se confondent si bien que la distinction est superflue – commentaires à placer sur les pages d'adversaires politiques. Une manie du détail me rappelant mon petit informaticien. La comparaison s'arrête là. Si le premier était distant et laconique, le second se distinguait par son côté chaleureux et disert. Je ne devrais pas effectuer de tels rapprochements. Dans ce business, la comparaison est aisée quoique peu recommandée.

J'admets qu'avec les politiques, l'exercice tient plutôt de la danse au bord du précipice. Surtout lorsqu'il s'agit de traiter des profils contradictoires. Je n'aurais pas dû accepter de gérer en même temps ceux du président du RN et de la coordinatrice de LFI. Le collectif pour une France décoloniale saute de la page de Martinet à celle de La France Insoumise et s'en prend sans cesse à celles du RN et de Maclot. Là, je modère un peu. Sinon, on ne prendra plus ma boîte au sérieux. Je me fais l'effet d'un équilibriste tanguant au-dessus d'un volcan. Il faut ménager les groupies de l'un sans trop indisposer les affidés des deux autres. Je louvoie en eaux troubles. Même en mode virtuel, ça cogne, ça claque, ça fait mal au portefeuille. On reproche souvent à l'ancien Président d'avoir été et de continuer à être un menteur égocentrique. Personne ne lira ces lignes, je peux donc m'autoriser une saillie. Égocentrique ? Comme la plupart des utilisateurs des réseaux sociaux. Je prolonge juste une vilaine disposition en prenant quelques

arrangements avec la vérité. Pepe Macaluso tirait la couverture, les draps et le matelas à lui tandis que Benjamin Martinet se percevait comme le timonier de générations d'universitaires. En y réfléchissant bien, ces deux-là ont poursuivi sur leur erre. Ils se tressaient des couronnes de lauriers. Des types cohérents dans la vie comme dans la mort. Ils fardaient le quotidien, je retouche juste leur maquillage. Un embaumement 2.0.

Ce ne sont pas les profils dont je suis le plus fier. Des machines à interactions et à *J'aime* générant un paquet de fric. Pas plus que Maclot, Macaluso et Martinet ne désiraient changer de registre, ni de milieu social. En théorie, je produis de l'inédit, en pratique, je me contente de poster des contenus formatés. Ce n'est heureusement pas toujours le cas. Certains preneurs requièrent une bonne dose d'imagination. Chaque billet devient une page blanche à partir de laquelle je libère mes pulsions créatrices. J'ébauche un personnage, j'entrevois des développements, des coups de théâtre, des rebondissements. Il s'agit d'anonymes disposant de quelques économies et désirant vivre une seconde vie par procuration. Mr. Hyde de leur vivant, ils m'achètent la posture d'un Dr. Jekyll. Ou l'inverse. Un de ces types battait femme et mioches, dépensait l'argent du ménage en soirées et prostituées. À bout de souffle, il a déposé une enveloppe en papier kraft sur mon bureau. *Arrondissez les angles, redressez mon profil, rendez-moi plus beau et plus sympathique que je ne l'ai été. Que mes gamins soient fiers de moi !*

Un autre, fonctionnaire stagnant au bas de l'échelle barémique, regardait ses collègues gravir celle-ci de promotion en promotion. Il rêvait d'une villa quatre façades et de vacances aux Seychelles. Il s'est contenté d'un appartement une chambre et de quinzaines à Blankenberge. Peu après le départ à la retraite, il a viré une somme conséquente sur mon compte en banque et s'est assis, las, en face de moi, les yeux dégouttant de regrets. « Le pot de départ résume ma

carrière. Des chips au paprika et un mousseux bon marché. Je rêvais d'une existence à la Pepe Macaluso et je me retrouve à mâchouiller des frites sans goût et de l'amertume. À trente ans, je savais que j'avais raté ma vie. Faut me racheter ça, monsieur ! » J'ai esquissé un scénario, tracé un fil courant de l'adolescence rebelle à l'adulte cavalcadant d'un pays à l'autre, entre aventures, cambrioles et femmes fatales.

Un Gestionnaire de Profils de Personnes Décédées, un GPPD dans le jargon, mitonne les récits posthumes à toutes les sauces. Lorsque le vrai fait pauvre, on ne ment plus, on brode. Et d'une cuisine étroite aux armoires en contreplaqué, le pauvre type passe aux Suites des romans de Fleming. Ça me rappelle mon petit informaticien, un idéaliste qui fustigeait l'influence néfaste des multinationales, s'en prenait à la surveillance globalisée. J'ai rarement vu un mec aussi concerné par les injustices, la méchanceté des puissants et la passivité, voire la lâcheté, des autres. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de sa mort. J'ouvrirai le fichier *première année* d'ici peu, avec plaisir et émotion.

L'informaticien est le seul pour lequel j'éprouve un sentiment mêlé de nostalgie et de mélancolie. Sinon, je conserve une distance toute professionnelle, une rigueur proportionnelle à l'importance de la somme versée. Dans mon domaine, si vous vous mettez à blâmer, à partager les peines et les joies, à exprimer votre solidarité, vous êtes foutu. Ou alors, vous travaillez petit, c'est-à-dire que vous gérez les profils des petites gens, des mamies, des pépés qui ne demandent rien d'autres que des bisous et des câlins virtuels le jour de leur anniversaire. Une rengaine évoquant la jeunesse évanouie, une photo retouchée, avec des cœurs, et l'affaire est dans le sac.

Ma force réside dans une capacité hors norme à transformer le bruit en légende, le buzz en postérité, la photo d'identité

en album de famille. À dépasser les frontières, à transcender la mort et l'oubli. Tout homme possède ses contradictions ? Il suffit de se débarrasser des scories, de tailler les rameaux desséchés, bref d'élaguer, et je vous signole une story durable. L'olivier du virtuel. Avec moi, le corps encaqué entre quatre planches prend les contours d'une chrysalide. Et de celle-ci naît un papillon aux couleurs étincelantes. Contre dix centimètres de biftons.

Le commerce des fantômes n'est pas toujours commode. La tâche la plus ardue – d'où une majoration de mes émoluments – tient à une profession en particulier. Quand un écrivain entre dans mon cabinet, j'entrevois le pire.

Marc Musso, un romancier à la mode, dépourvu de talent et condamné par un cancer agressif, a ainsi voulu s'assurer de mes capacités de « scribouillard ». Pas question de confier sa postérité à un amateur à l'orthographe hésitante, à la syntaxe aléatoire, aux faibles aptitudes rédactionnelles. Il a d'abord versé des arrhes dont le nombre de zéros m'a donné le tournis. Ensuite, monsieur Marc a estimé mon savoir-faire, d'une part, en exigeant des dissertations portant sur des sujets aussi inintéressants que ceux de ses romans et, d'autre part, en m'astreignant à une série de dictées tirées de son « œuvre ». Enfin, il a requis un paragraphe à la manière de. J'avais une heure. Ça m'a pris cinq minutes.

La vie est merveilleuse. Je t'aime très fort. Je sais que je ne te possède pas, que tu n'es pas mon bien. Je ne t'achète pas. Nous nous louons pour un bail très aléatoire. Tu es très ravissante, pour une revenante. Pour moi, tu es la plus belle femme du monde.

Après les arrhes, il a versé des larmes. Un torrent de larmes. J'étais son alter ego. Il n'avait plus peur de mourir. Son « œuvre » ne périrait pas avec lui. Elle hanterait des « générations de lectrices ». J'avais percé le secret de son style,

l'art du « très ». J'aurais voulu lui décocher un trait assassin. L'homme brisa mon intention en déposant des liasses de deux cents boules sur le buvard. Intérieurement, je jubilais. Aucun profil ne m'a permis de gagner autant de pognon en travaillant si peu.

Grâce aux quatre M, l'avenir s'annonce radieux. J'octroie même un rabais à un client moins doté, écrivain de Science-fiction bourré de talent, ignoré du grand public, les poches trouées. Il m'a confié quelques-unes de ses nouvelles publiées en revues. Des merveilles de mécaniques, chaque rouage entraînant subtilement le suivant. L'une d'entre elles m'a bouleversé. Elle décrit en une dizaine de pages l'effet d'un virus informatique désorganisant une société fort semblable à la nôtre. Pas de gras. Une dénonciation sans abus d'adjectifs ni lourdeur de style. Je ne puis déroger au principe guidant mon activité professionnelle. Il signera son contrat comme les autres, mais avec une réduction substantielle et une attention accrue de ma part. Je me suis engagé à promouvoir son œuvre auprès de la critique, des blogs littéraires, des pages consacrées au récit court. L'humus est de qualité et ces pousses ne demandent qu'à bonifier. Une cardiopathie incurable l'a empêché d'en constater l'épanouissement. Néanmoins, grâce à moi, il est mort en envisageant la possibilité d'une postérité. Mon boulot joint parfois l'utile au « très agréable » !

Il ne me reste plus qu'à m'occuper du petit informaticien avant de tirer le rideau sur cette belle journée. Gary Monsegur est entré chez moi marqué par une vie passée derrière les écrans et les barreaux. Un pirate informatique anarchiste ayant permis à l'opinion de prendre connaissance de la surveillance permanente dont nous sommes l'objet. Des types pareils, on devrait leur remettre une médaille, leur octroyer une pension, les citer comme témoins protégés lors des procès contre les

agences de sécurité. Au lieu de ça, l'État les arrête, les traite comme des terroristes, leur retranche des années de vie. Même Pepe Macaluso aurait trouvé un tel traitement injuste. Je le revois franchir le seuil de mon bureau, épuisé, des cernes où s'abîmait un regard déjà éteint. J'ai hésité à lui envoyer une facture. Si je l'ai fait, c'était juste pour rester droit dans mes bottes d'un point de vue éthique. Il m'a expliqué comment fonctionnaient le flicage virtuel et le contrôle totalitaire des moyens de communication. Aucun délire paranoïaque dans ses propos. L'homme en connaissait un bout. Il avait pour projet de créer quelque chose afin de laisser une trace de son passage. Un peu comme le nouvelliste mort pour son genre. L'autre point commun entre mes deux clients de cœur, c'est leur clairvoyance, la conscience de l'échec d'une entreprise. Benjamin Martinet et Marc Musso sont partis persuadés d'avoir mené leur barque à bon port. De la morgue plein la bouche jusqu'au bout.

Monsegur, lui, m'a demandé avec humilité d'ouvrir un fichier avec des photos de ses enfants, des souvenirs, le jour du premier anniversaire de sa disparition. « Je n'ai pas été très présent de mon vivant... Je me rattrape pour l'éternité. » Je m'acquiesce de la requête en ce moment. Dernier acte avant la fin du spectacle. À ce propos, un GPPD ressemble à un metteur en scène. Il reçoit des acteurs, prépare un décor, gère la musique de fosse, le ballet des figurants. Et... Merde !

Un truc étrange est en train de se passer. Le clavier ne répond plus. La souris est figée comme le reste. Le profil de Monsegur tremblote, devient fou. Je deviens flou. Un virus envahirait-il le système ? Qu'est-ce que ce message impromptu ?

Cher Monsieur, désolé de vous causer tant de désagréments. Le fichier que vous avez accepté d'ouvrir en ce jour particulier contient mon chef d'œuvre. Un virus indestructible contre lequel Kaspersky et les autres se casseront les dents. La fin de ce monde commencera chez vous, en passant d'un profil

à l'autre jusqu'à toucher l'ensemble du Net. Je le reconnais, vous êtes un maître en la matière. Un sommet sur l'échelle de la saloperie. Vous soutenez des crapules, leur permettez de poursuivre leurs méfaits en quelque sorte. Benjamin Martinet ayant harcelé ma fille, je l'ai insulté et lui ai craché au visage devant collègues et étudiants. Pour se venger, il a engagé Pepe Macaluso dont un homme de main m'a cassé la gueule, a démolli ma bagnole, menacé ma famille. Dire qu'après, Martinet tentait le coup avec la fille dudit Pepe... Interdit face à cette alliance université-mafia, méprisé par une justice qui avait d'autres chats à fouetter, je me suis adressé à Maclot. Qui a fait répondre que la guerre contre l'Empire russe accaparait son énergie et que, par conséquent, il ne répondait plus aux sollicitations de ses chers concitoyens. Deux jours plus tard, le Président pressé remettait la Légion d'honneur à son gâtepapier préféré, Marc Musso, dont j'abhorre le style. Quand je pense à mon pote Gérard Prévot, écrivain de talent, mort dans la misère à 54 ans. Vous ne le connaissez sans doute pas. Une de ses nouvelles décrit les ravages causés par un virus informatique. Mon dessein y trouve son origine. Alors, voilà, finie la foire aux profils ! Épuisé le filon des egos ! Tout ce beau monde retourne à la terre biblique. Effacés. Oubliés.

Le salaud ! Ça m'apprendra à être gentil avec les pauvres, tiens !

LE COACH PREND LA MOUCHE

Fabien Bernier

Sans doute, si on lui avait posé la question, Thierry Mouche aurait répondu *de quoi est-ce que vous parlez nom de Dieu !* Quelle était cette mélodie qu'on lui chantait-là. On lui avait donné sa chance par le bas. Il n'aurait pas su décider si c'était quelque chose qu'il avait désiré. À bien des égards, il eut été, si on l'écoutait, bienvenu qu'on lui en touche deux mots au préalable. Et qu'à ces deux mots, il aurait eu un droit de réponse, qu'il accepte ou qu'il refuse, sa réponse devait être prise en compte. Aujourd'hui bien sûr, rétrospectivement, il n'irait pas, comme il l'avait fait alors, brailler son mécontentement au bistrot de l'hôtel Bellevue, vociférer contre untel ou untel qui pour quelque raison que ce soit l'avait proposé à la nomination. Il n'irait pas, encore une fois, gémir contre ce qu'il nommait alors la *face hideuse et machiavélique de quelques hurluberlus en quête de sens démocratique*. Non pas qu'il soit à ce point satisfait de sa nouvelle situation, bien entendu qu'il trouvait toujours à redire, que sans consentement, sans considération et tout le tremblement... mais il était forcé de constater que malgré ses protestations, son état actuel ne lui déplaisait pas. Mais ce serait faire plaisir à tous ces cons et ces bons dieux d'idéalistes que de leur montrer aujourd'hui

que ce choix contraint lui fit pousser des ailes toutes neuves, un virage souhaitable dans une vie aux contours auparavant dénués de contraste.

Ce soir, par exemple, il pouvait, buvant un petit rosé en compagnie de sa femme face au lac et ses hérons argentés, sourire un peu niaisement et proclamer avec ferveur *si on en est là c'est grâce à moi, nom de Dieu !* Et de roter. Patricia montrait tant qu'elle en était capable, c'est-à-dire en dissimulant le manque d'intérêt qu'elle portait à la chose, un petit semblant de fierté matrimoniale. Car après tout, le sport dans son ensemble elle s'en fichait comme de l'an quarante, et le basket ne faisait pas illusion. C'est ainsi qu'elle laissa son Thierry de mari tout à sa fièvre, sur la terrasse, se soûler en ce joli début de soirée de juin.

Sa première année de contrat à la tête de l'équipe des Lynx de Vert-Lac fut, avouons-le, une réussite. Stimuler une équipe qui raclait les profondeurs du classement depuis de nombreuses saisons, hisser cette troupe de *branleurs patentés*, comme il disait, ces *fumistes aux bras tremblotants*, à une épatante cinquième place, relevait de l'exploit inimaginable. Gagner des matchs à domicile dans ce gymnase qui journée après journée se repeuplait, redorer le blason d'une équipe qui dix ans auparavant pourtant jouait les trouble-fête de la coupe de France, il pouvait en tirer une certaine vanité. Le Courrier lui avait même dressé le portrait, ainsi que le Libre Cullennois, principal organe de presse régionale. *Thierry Mouche, l'homme providentiel*, disait le Courrier. *Mouche dans le jardin des grands butineurs*, ronflait le Libre.

Son verre terminé dans un envol soudain et magnifique des hérons, il déboucha une deuxième bouteille l'œil rivé sur la lune grasse naissante, on en était encore à ce moment du crépuscule où s'irise la surface des eaux à la craie orange. Se soûler seul le soir, un soir comme celui-ci, ne saurait peser sur le moral d'un homme, se dit-il. Et de roter encore les petits-

fours oignons-hareng. Du pain sur la planche, il en restait, et pas que des miettes. Le plus dur restait à faire : confirmer. Les dirigeants du club, satisfaits de son travail, n'imaginaient pas en rester là. On visait plus haut. On visait une qualification pour la coupe de France. On venait de redécouvrir le soleil, on irait bien se faire bronzer sur le podium. On promit à Thierry une augmentation de salaire conséquente en fonction des résultats, une prime gibbeuse pour un top quatre, synonyme de participation à la Coupe. On ne te met pas la pression Thierry, dirent-ils, mais on a des objectifs, on a des visées. Tu as fait du bon boulot, *du foutu bon boulot oui !* pensa-t-il, mais il faut encore viser plus haut. Viser des visées, ironisa-t-il à l'intérieur de lui. Les dirigeants, c'étaient trois types en costard qui se prenaient pour le triumvirat de la ligue nationale. À chacun sa moustache, à chacun ses grosses lunettes fumées, à chacun le cigare au bec. Thierry, nous sommes fiers de ton travail, les singea-t-il en léchant une goutte de vin sur la paroi du verre.

Dans la mesure où on lui avait octroyé les rênes du club, en fin théoricien défensif, Thierry consulta la liste de son effectif durant l'été, ouais, grommela-t-il, *c'est pas avec ça qu'on va remporter le championnat*. Aucune chance. Les dirigeants n'étaient pas dupes, avec des loufiats pareils, changer de coach ne suffirait pas, il fallait recruter. Recrutons ! avait dit Thierry. Ajoutons des croûtons à l'ail dans cette soupe indigeste, s'était-il gardé d'ajouter. Il bénéficia donc d'une enveloppe de recrutement, on lui faisait confiance, on n'avait guère le choix ; c'était ça ou envisager une relégation. Et de relégation on ne voulait pas entendre parler.

C'est ainsi qu'il s'était rendu en Pologne superviser deux ou trois gars dont on lui avait causé. Avec tous les Polonais qui, déjà, habitaient la ville, force ouvrière des mines locales, ils ne se sentiraient pas dépaysés. Après négociations, il avait réussi à mettre la main sur un pivot concassé dans les pierres noires et âcres des paysanneries polonaises, Tonka Smogor.

Dur à l'ouvrage, solide sur ses appuis, le corps épais d'un docker et une petite patte gauche pas dégueulasse. Et le cousin dudit Smogor, Paul, moins costaud mais tout aussi dur au mal. Et ce fut tout, l'enveloppe n'était pas plus garnie que ça. De retour à Vert-Lac, il fallut dénicher un interprète, ces deux-là ne parlaient pas un traître mot de français, ils ne parlaient pour ainsi dire pas du tout. Les mœurs françaises leur échappaient et dès leur première soirée sur le territoire, ils ne souhaitèrent rien tant qu'écluser quelques bières, prétextant à grands moulins de bras, que le trajet les avait mis dans un état de dépaysement tel que seul l'alcool leur permettrait de dormir un brin. Thierry n'opposa qu'une brève résistance, après tout, ces deux-là tenaient son avenir dans leurs énormes paluches. Accompagné de Borys, mineur à la retraite souffreteuse, le trio se glissa sur le plancher du bar de l'Hôtel Parisien. On eut dit deux gardiens de zoo venus trimballer deux rhinos alpha en manque de femelle. Autant dire que Thierry regretta immédiatement sa décision, des bières il en avait dans le frigo, et sa terrasse sous le clair de lune aurait fait un lieu d'accueil tout à fait acceptable. De là à imaginer que ses deux recrues en viendraient aux mains avec les vieux buveurs de moonshine du Parisien, prétendument défenseurs des valeurs et des filles vertilacquoises. De là à penser que ces deux-là iraient faire du gringue à la buraliste, de là à penser que l'alcool les mettrait dans un tel état d'excitation bruyante et mauvaise. Au point qu'au sortir du bar, à l'intérieur se comptaient les plaies ouvertes et les bouteilles fracassées. En guise de match d'ouverture, Thierry avait, si l'on peut dire, frappé fort. Les dés étaient jetés. Les gens savaient à quoi s'attendre.

Au vu des premières journées du championnat, on salua sa clairvoyance, l'apport polonais ne subissait aucune discussion. Les Lynx étaient devenus une muraille infranchissable, un rempart contre les meilleures vellétés offensives, quiconque souhaitait s'offrir une petite montée au cercle se heurtait aux

molosses qui n'aimaient rien tant que faire du petit-bois des attaquants. Certes, le jeu n'était pas élégant, on ne vantait pas la beauté du geste, mais les résultats suivaient. On craignait de monter à Vert-Lac. On frissonnait dans les vestiaires. On y réfléchissait à deux fois avant d'envoyer ses meilleurs joueurs au casse-pipe.

Les dirigeants se frottaient les mains, ils se fichaient pas mal d'être sexy comme on disait, qu'on vienne leur faire remarquer que ce n'était pas là des manières de pratiquer le basket ils s'en moquaient. Ce qu'ils voyaient eux, avec leurs yeux de monarques, c'était le nombre d'équipes dans le rétroviseur. Il n'y en avait jamais eu autant. Ils rêvaient de la Coupe. Toutefois, le fait était que, malgré leurs progrès, les Lynx ne purent grimper davantage au classement, le jeu collectif des équipes dominantes continuait de mettre à mal la dureté du système défensif mis en place par Thierry. Leur rêve de Coupe s'atténuait, sans doute manquait-il aux Lynx ce degré de folie et de frivolité propre à les faire accélérer dans le sprint final. Ils accusèrent le coup, ils s'étaient vus si haut que l'amertume d'une cinquième place leur fit l'effet d'une consternante déception.

On convoqua Thierry, on le félicita, mais on lui fit promettre de ne pas s'arrêter là, ce n'était tout de même pas suffisant. Et puis, le petit Luc, ce serait bien si tu pouvais lui donner davantage de minutes, on comprend, ce n'est pas ton tireur le plus adroit, on sait qu'il est peut-être un assez mauvais défenseur, mais Thierry, ce serait bien qu'il joue plus. Luc ! avait pesté Thierry au travers de sa moustache, ce gringalet infoutu de rentrer un putain de tir ! Luc avec les bras qui pendouillent quand il s'agit de stopper, ne serait-ce même que ralentir un attaquant. Luc, le fils de l'adjoint au maire, tu nous comprends, n'est-ce pas Thierry. Ça, oui, il le comprenait, pas besoin de diplôme, pas besoin de sortir de Saint-Cyr. Tous en chiens de faïence, ils s'étaient toisés. Pas fâché ? qu'ils lui

avaient dit au moment de se quitter. On se serre la main, on fait comme si, on mime la servitude. Mais ce soir, Thierry, avec le rosé qui lui coule dans les veines, c'est un tout autre scénario qu'il esquisse. Avec du sang sur les murs, et des dents qui volent.

La lune est magnifique. Il fait une nuit qui scintille. Il a sorti son poste, Thierry, il se dit que la musique, parfois, peut apaiser les tempêtes. Gould qui joue Beethov. C'est fou, se dit-il le doigt sur la bouteille, comme ça se vide vite. Toujours prévenant, il a senti le coup. Quand tu sors d'une réunion avec les grands pontes, n'oublie pas de passer chez le caviste. Toto, rue des orchidées, une petite boutique comme un cabinet de curiosités, un tout-rond Toto, qui a tout goûté de son inventaire. Qui n'hésite jamais sur quoi va avec quoi. Tu commences par ce petit rosé, plaines d'Anjou, de la mollesse et du duraille en même temps. C'est un meeting avec les patrons, il a précisé Thierry. Alors, tu continues avec ce Côte de Bourg, ça va te lécher la colère, te ranger un peu la chambre des émotions. Direction les étoiles, Thierry débouche le Côte. La première gorgée l'apaise, la seconde le persuade, la troisième lui fait envoyer un rot aux astres.

Il est bon ce Côte, se dit-il au deuxième verre, mais c'est pas tellement une manière de calmer la colère. Le désespoir d'un homme c'est comme celui des loups, ça court dans le paysage, ça ne s'efface pas avant d'avoir bouffé. Et lui, Thierry, il boufferait bien un dirigeant du club, voire deux. À se demander si Gould lui-même n'aurait pas eu envie de se faire Beethov, et de le régurgiter avant de l'avoir digéré. Luc Martinelle est un loquedu, il tient à peine dans son short ! il hurle sur le rebord de la terrasse, Luc Martinelle ne vaut pas un putain de pet de lapin ! Il lève son verre et trinque : santé aux cons.

La fenêtre de la chambre s'ouvre sur une Patricia furieuse, que tu parles tout seul, c'est une chose Thierry, mais si tu

pouvais baisser d'une octave.

— Chérie, ils veulent que je fasse jouer le lutin de Martinelle tout ça parce que ce jeune demeuré s'avère être le rejeton de notre adjoint au maire.

— Et mets-moi cette musique en sourdine.

— Et avec ça, je devrais faire grimper l'équipe au classement, tu m'expliques, comment qu'on fait, hein, pour, hoqueta-t-il, pour enterrer ses adversaires avec une cloche pareille à la mène !

— Je m'en fous Thierry. Si tu savais comme je m'en fous.

Et la fenêtre de claquer. Et Thierry de ruminer, de grommeler en travers de la nuit. Je vais m'en faire un. Je suis le coach, je prends les décisions. C'est pas un costard qui va m'apprendre mon boulot.

Après avoir terminé la bouteille sans passer par le verre, après avoir coupé le sifflet de Gould en éteignant le poste sans passer par le bouton stop, Thierry, furieux et brûlant comme une merguez qu'on a oublié sur le barbecue, s'empare des clés de la Renault 19. Il fume une cigarette à l'intérieur de la voiture, une manière à lui d'emmerder le monde et Patricia en particulier. Une cassette d'Erroll Garner dans l'autoradio, fenêtre ouverte pour laisser passer la lune, les pneus qui impriment quelques jolis centimètres de gomme, *go !* il crie. Le vin coule en dedans et fait comme un vent qui cingle la nationale bordée d'arbres. Ça va que cette portion de route est toute droite.

Le paysage défile, c'est joli, se dit Thierry, ça bouge un peu dans tous les sens mais c'est joli. Un tracé de lune sur le lac, la forêt de gouache noire de l'autre côté, un peu de neiges éternelles prises dans l'éclat des étoiles. Et la ville un peu plus loin, lumineuse. Alors que sa colère lui paraît bien loin de s'apaiser, il fume une deuxième cigarette et tout à coup se dit : c'est con que j'ignore où ils habitent.

Le panneau d'entrée de la ville le laisse perplexe. Quelqu'un

a dessiné une bite dessus. Sans destination, il stationne la voiture sur le trottoir en face de l'usine. Réfléchis, Thierry, réfléchis. Mais rien ne vient, le souffle d'une plaine déserte dans le cerveau. Les néons Mettalux flamboient dans la nuit comme un brasier. *Tilt !* Ça fait tilt dans sa tête. Y'a pas de coïncidences, se dit-il. Ernest VanRekker de la direction du club est également actionnaire majoritaire de l'usine. Ces gens-là trempent leurs sales mains partout. Partout où il y a du fric à se faire. Il se souvient avoir laissé quelques bières dans le coffre de la voiture, au cas où. Sitôt pensé, sitôt fait, il décapsule et s'envoie la moitié de la canette sans respirer. Les grilles qui ceinturent l'usine sont hautes, il y a sans doute un agent de sécurité qui rôde dans le coin, mais au point où il en est Thierry, il s'en fout. À défaut de bonnes idées, se dit-il, on a du courage.

Du courage, c'est une chose, l'équilibre en est une autre. Il lui faut s'y prendre à plusieurs reprises avant de pouvoir commencer l'ascension des grilles. Il se griffe, s'entaille, il tombe. Il souffle et jure beaucoup. Alors qu'enfin il chevauche la grille, une jambe fébrile de chaque côté, les poumons comme des fours à pain, des lumières s'allument d'une caravane, et les aboiements sauvages d'un chien brisent le silence. Merde ! Le faisceau d'une lampe torche vient à l'éblouir. De deux choses l'une, soit tu abandonnes, soit tu joues les cowboys. Thierry manque de jugement et de discernement. Il glisse du mauvais côté, un pan de son manteau se déchire comme une feuille de papier et de sa cuisse coule une belle rivière de sang. Ce n'est qu'une fois mis au sol, clé de bras et lampe torche dans le bas des reins, qu'il se rend compte s'être mis dans de beaux draps. Il vomit sur les pompes de l'agent de sécurité.

— Mon gars, dit une voix rauque, qu'est-ce que j'ai attrapé là ?

Le chien aboie à deux doigts du visage de Thierry largement tuméfié.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas fait d'exercice, reprend la voix. Ça tombe bien que tu sois là, mon gars, je me sens un peu rouillé. Et de le secouer dans tous les sens, le frapper au ventre, avec ses mains aussi larges que des tourtes. Qu'est-ce que tu viens foutre ici ! Qu'est-ce que tu dis ? L'étreinte se desserre enfin.

Thierry borborygme, il mâche ses dents. Il se redresse sur les coudes, vomit encore un peu, et tend un poing en direction de l'agent de sécurité, un geste ridicule au vu de sa situation. Le colosse le relève et le moleste jusqu'à la porte. Tu vois ça ? dit-il en montrant un boîtier lumineux, il y a une sonnette, tu appuies dessus et je réponds. Le corps de Thierry ne pèse rien, l'agent le jette sur le trottoir.

— Fous-moi le camp clochard !

Derrière son volant, Thierry se dit qu'il ne s'en est pas si mal sorti. Il boit, comme un cadavre réchappé de sa tombe, la dernière canette de bière. Le plafonnier lui tire des larmes de douleur. Il sort de la boîte à gants une cassette de Lester Young, histoire d'arrondir les angles, d'oublier un peu, et sa colère s'est apaisée, enfin. C'est toujours les mêmes qui gagnent, moralise-t-il, à la fin c'est toujours les mêmes qui remportent la mise. Il roule doucement sur la nationale déserte et pense à ses rotations.

S'il doit faire jouer Martinelle, il fera jouer Martinelle et tant pis si ses Lynx doivent prendre des sauces. Tant pis si on ne monte pas plus haut au classement, et que la Coupe on la regarde à la télé.

EXCAVATION

Romain Lossec

si le creusement d'une galerie dans le mur du fond pourrait peut-être, seulement peut-être, améliorer significativement la configuration de votre espace intérieur

si ce creusement, par ailleurs, avait le pouvoir de modifier vos conditions d'existence à l'intérieur de votre espace intérieur

si ce creusement était, enfin, la réponse, nous voulons dire la solution, aux investigations que vous menez intérieurement

alors nous nous lancerions tous dans les travaux d'excavation que vous nous réclamez tous les

jours depuis un an, mais

qui creuse encore une galerie, qui
s'enfonce dans le sol, et ceci même
latéralement, qui va pour s'enfourir
de plus en plus profondément dans
le puits, le terrier, qu'importe, qui
fait cela laisse

toujours plus chanter les mésanges et
les merles, toujours plus haut l'activité
du vivre

comme toujours plus bas va alors celui
ou celle qui creuse,

comme toujours au-dessus, à la pointe
d'un sommet qui ne cesse de pousser,
grimpe le monde

et plus l'espace intérieur est enfoncé
dans la galerie d'un mur du fond

et plus le mur s'enfonce lui-même
dans la nuit

les travaux d'excavation deviennent
impossibles car

l'air se raréfie jusqu'à la mort des ouvriers.

MA THÉRAPIE À LA VERTICALE

Aurélien Le Feuvre

Bien qu'il ne soit qu'un petit point en contrebas, on imagine aisément les yeux écarquillés, le crâne ouvert, les os broyés. Je regarde le corps cassé sans respirer, sans bouger, en me répétant en boucle merde, merde, merde. Comme un fait exprès, pour s'assurer d'être bien vu de tous, il est tombé pile au centre du rez-de-chaussée à ciel ouvert. Et maintenant, une auréole rouge l'entoure, que le sol blanc du marbre fait atrocement ressortir. Je dois me ressaisir, il faut agir rapidement. Sur le chantier, personne n'a remarqué l'accident. L'équipe est réduite, travailler de nuit illégalement oblige à des restrictions de personnel. Les ouvriers sont ailleurs, sûrement occupés à fixer des pylônes périphériques. Je lève les yeux au ciel, il n'y a que lui à qui s'adresser après ça. Nuages blancs sur fond noir. Les étoiles ont détourné le regard.

Je l'avais bien dit, dit et répété, « faire attention ». Pas le temps d'installer les barrières de sécurité, la totalité des projecteurs, il faut terminer avant la fin du mois. Je le répétais tous les jours, toutes les nuits, attention aux chutes. Je vois les ambulanciers, les policiers, les sanctions, la condamnation. Le chantier à l'arrêt, la tour figée dans son élan. Je suis si prêt d'y arriver. Je me dis que c'est sa faute. Sa faute à lui,

s'il est tombé. Il n'a pas suivi mes directives. Il a manqué de prudence, et quand on travaille à cette hauteur, c'est essentiel, la prudence. Sa faute, sa faute, je me répète. Un bruit résonne, régulier, à un rythme effréné. Mon cœur qui bat dans mes tempes.

— Monsieur ?

Je sursaute, me retourne. Un ouvrier se tient en face de moi, à quelques mètres du bord. Qu'il ne s'approche pas. Qu'il ne s'approche surtout pas.

— On a fini le maillage de l'étage et monté la grue, on va pouvoir commencer le revêtement. C'est bon pour vous ?

— Oui, et dépêchez-vous, je lui réponds. J'aurais voulu prendre une voix plus assurée mais l'autre ne remarque rien. Il tourne les talons et disparaît derrière les poutres métalliques.

Je ne veux pas le faire, je ne veux pas descendre. Je voudrais rester ici, au dernier étage, terminer ce qui doit l'être. Encore un étage, encore un. Il ne manque plus grand-chose pour que mon œuvre s'achève, je ne peux pas ralentir maintenant, j'ai déjà tant donné. Je reviens au corps en contrebas. Je n'ai pas le choix. Ce ne sera qu'un contre-temps, me dis-je pour me convaincre, quelques minutes de perdues, voilà tout. Plus vite je réglerais ce problème, plus vite je pourrais me remettre au travail. Alors je me dirige vers le monte-charge, prenant garde de ne pas être vu, et actionne la descente. Qu'il est lent, mon Dieu... Je le trouvais déjà d'une lenteur abominable en temps normal, mais avec un cadavre gisant sur le sol au beau milieu du rez-de-chaussée... Cet instant ralenti me donne l'occasion de remarquer les câbles à vif, les lumières manquantes, les rampes inexistantes... Rien ne va, tout a été fait dans la précipitation. Un accident était inévitable. Je devrais m'estimer heureux qu'il ne soit survenu que maintenant, alors que la tour est quasiment achevée. Je pense à la prison. Je pense à ma femme, mes filles et à la prison. La plateforme progresse doucement, sans se presser, sans égard pour l'urgence de la situation. Plus

je descends et mieux je réalise le travail effectué. J'ai arrêté de compter passé le cent trentième, il n'y en a jamais assez. Maintenant je sais qu'il faut terminer. Je n'ose plus regarder le corps, je regarde ailleurs, vers le ciel. Je crains qu'une tête apparaisse là-haut, se penche et aperçoive le corps. Et mon cœur qui bat à exploser. Je vois une silhouette dressée au bord du vide. Un homme. Il se fige, je crois qu'il fait un signe sur sa poitrine et se jette. Il tombe à toute vitesse, silencieux. Moi je sers les poings, les dents, je ferme les yeux. J'attends ce bruit horrible, celui d'un corps qui se brise au sol. Mais rien. Le silence toujours. J'ouvre les yeux, cherche, craintif, un deuxième corps. Il n'y en a qu'un. Je dois perdre la tête. Que cette nuit se termine, que je puisse passer à autre chose.

Enfin, le rez-de-chaussée. Le corps est là, avec tout ce sang. Je ne sais pas comment faire, comment m'y prendre. Je sais simplement que je ne veux plus le voir. Alors je saisis une bêche et avance. Je fixe mes pieds en marchant et j'arrive près de lui, près de sa main, paume ouverte, tendue vers moi. Du sang partout. Mes yeux n'obéissent plus, refusent de se fermer. Ils remontent le long du bras brisé. Il est tombé sur le dos. Une main sur son cœur arrêté. Les os se sont tordus dans une position malsaine. Une marionnette désarticulée tombée au sol après lui avoir coupé les fils. J'avais dit de faire attention, que toutes les barrières n'avaient pas été installées, que des fils au sol n'avaient pas été fixés, qu'une chute est vite arrivée. Je leur ai dit et répété. Ce n'est pas ma faute. Pas ma faute. Je ne veux pas et pourtant c'est plus fort que moi, je regarde son visage. Il est jeune. Je ne connais même pas son nom, je ne sais pas qui il est. Tout a été trop vite sur ce chantier, je ne connais pas ceux qui travaillent pour moi, je parle à peine leur langue. Sa mâchoire est défoncée, non seulement par le choc mais aussi par la terreur de celui qui voit sa mort. Ses yeux sont révulsés, injectés de sang, un os de l'épaule est à l'air. Son cou forme un angle effrayant. Je voudrais vomir,

ma tête tourne à grande vitesse. Je m'agenouille pour ne pas tomber. Il faut que je le soulève, que je le mette sur la bâche. Je m'exécute. Un bruit sinistre, des os qui craquent, des tendons qui cèdent. Le corps est étonnement léger. Malgré le dégoût, je parviens à l'envelopper dans le plastique. Je ne sais pas comment j'y arrive, je ne suis plus moi-même. Je pense à mon frère, ça m'aide. Le sang imbibe déjà la toile. Comme un linceul, je le recouvre avec la couverture. Je le traîne ensuite vers l'intérieur, qu'on ne puisse plus le voir d'en haut. Je le traîne sans broncher, sans trembler. Quelque chose m'empêche pourtant de déglutir, la honte sûrement. Une main s'échappe de la bâche mal enroulée. Elle restera comme ça. Je n'ai plus la force de toucher cet homme. Je souffle et je crache, je m'épuise à traîner ce corps vers l'ombre. Je le cache dans un coin obscur où personne n'aura l'idée d'aller. On ne vient plus par ici, les travaux sont achevés dans cette partie. Bien sûr, quelqu'un finira par le découvrir, c'est toujours le cas. Je me demande qui. Je me demande aussi où je serais à ce moment-là. Le cadavre est étendu dans un coin, sa main accusatrice toujours apparente. Je suis allé au bout de ce que je pouvais faire et si on le remarque dans l'heure, ce sera tant pis. J'ai tué et outragé un mort, je ne pourrais pas aller plus loin. J'ai pensé au ciment, à la dalle de béton encore fraîche au dernier étage mais je ne pourrais pas le monter jusque-là. On le découvrira au rez-de-chaussé, on le sortira et il sera enterré comme il se doit. Ce n'est qu'une question d'heure. Qu'il puisse me pardonner et qu'il attende encore un peu. Non, je ne souhaite pas être pardonné. Je ne le mérite pas. Qu'il patiente une nuit avant d'être repéré. C'est tout ce que je lui demande.

Le sang maintenant. Je saisis le tuyau d'arrosage servant à la fabrication du ciment, pose l'embout au milieu de la salle, ouvre le robinet. Les traces commencent à se diluer. Il n'y a pas de système d'évacuation, il ira où il pourra, je ne veux plus voir ce rouge. Je suis trempé de sueur, je suis glacé et mon front

est brûlant. Je veux m'essuyer et je vois mes mains rouges de sang. Il devait avoir vingt ans. C'est là que mes jambes lâchent, je tombe à genoux où il est mort. Évidemment, c'est ma faute. Je voudrais pleurer mais je me l'interdis. Je laisse les larmes à ceux qui ont perdu ce fils ou ce frère. Moi je les ravale les larmes, je n'en suis pas digne. Après tout ça, je pourrai mourir moi aussi, pas avant. Laissez-moi terminer, ensuite vous ferez ce que vous voudrez de moi. Laissez-moi terminer. Je vais finir cette nuit. Plus le choix. Je lève les yeux vers le ciel. Les murs de la tour m'encerclent, le ciel tient dans un petit rond au-dessus de ma tête. Ce n'est pas un gratte-ciel, c'est un tombeau. Je me demande si tu tolérerais tous ces sacrifices. Je te demanderai ce soir. Non, je ne te demanderai pas, j'ai peur de ta réponse. Et si tu te moques de moi ? Si tu me dis que je suis allé trop loin ? J'ai menti, trahi et maintenant tué. Tu me diras que j'ai perdu la tête. Tu auras raison.

J'ai pensé que mes larmes avaient fini par trouver un chemin pour s'extirper mais ce n'était que la pluie, des gouttes d'eau qui roulent sur mes joues. Sans prévenir, une averse. Il n'y aura pas eu de mise en garde, pas de crachin ni de bruine, mais une averse, tout de suite. Pas eu le temps de mettre une protection, l'eau tombe directement à l'intérieur de la tour. Il faut que je remonte, le dernier étage, vite ! Je me lève, actionne le monte-charge. Dans un profond soupir, il accepte d'entamer son ascension. Un flash blanc et un coup de tonnerre. Tous les jours, je repense à ce récit que tu étudies. Étudiais. Ce Dieu qui, pour punir les mortels de leur orgueil, empêche l'édification d'une haute tour en séparant les hommes en mille langues. Combien d'années as-tu consacré à cette histoire ? Dix ans ? Tu étais inarrêtable, je l'ai entendue tellement de fois. J'espère que tu me la raconteras ce soir encore.

— Bastien !

Une voix venant de l'ombre, derrière les murs blancs fraîchement bâtis. Il n'y a personne à ces étages, les ouvriers

sont au dernier. Et puis personne sur ce chantier ne connaît mon prénom. Pourtant je l'entends de nouveau, quelqu'un le répète. J'ai peur de voir des choses qui n'existent pas, d'entendre des voix imaginaires. Je dois en avoir le cœur net.

J'arrête l'ascenseur, en sors et pénètre dans l'obscurité. Le peu de lumière accentue le lugubre de la situation. J'avance comme je peux dans ce paysage d'ombres. Des bruits de pas dans la pièce devant moi. Il y a quelqu'un, j'en suis sûr. Adossé à un mur, j'attends. Je voudrais appeler mais n'y arrive pas. Le bruit de la pluie s'intensifie, c'est l'orage dehors. Je tente de calmer mon pouls, de me raisonner. C'est un ouvrier. Il a oublié quelque chose et vient le récupérer. Un ouvrier, rien qu'un ouvrier. Je sais que ce n'est pas un ouvrier. Cet étage est finalisé, il n'y a plus rien depuis des semaines ici, l'endroit est vide. Un coup d'œil, juste un coup d'œil et tu remontes, me dis-je. Tu as encore beaucoup de travail en haut, ne perds pas ton temps ici. Un simple coup d'œil, une pièce vide et tu repars. Je respire profondément et entre dans la pièce. Une grande pièce blanche, vide effectivement. La baie vitrée est ouverte, au fond, laissant la pluie et le vent s'engouffrer dans le bâtiment. Depuis combien de temps est-elle ouverte ? Il faut que je la referme. J'avance. Mon corps est crispé, contracté, mes muscles raidis me font mal. Par les fenêtres, je contemple la ville illuminée. À cet étage, on surplombe la quasi-totalité des immeubles. Seule la tour du Grand Palace est plus haute. Dix mètres encore et j'arriverais à la dépasser. Qu'on me donne la nuit, quelques heures et j'en aurais fini. De mon perchoir, je réalise que je n'ai pas encore pris le temps d'apprécier le travail accompli, le résultat de tous ces mois passés à empiler étages sur étages. J'en ai perdu le sommeil. Non, je l'ai perdu bien avant. C'est pour le retrouver que je le fais. Je vois deux fleuves, l'un à droite, l'autre à gauche du paysage. Je ne les avais jamais remarqués, je ne connais rien de cette région, je ne sors quasiment pas de ma tour. Ils encadrent la ville

comme le Tigre et l'Euphrate encerclaient Babylone. Je n'ai pas oublié ce que tes recherches sur Babel t'ont apprises, que ces bâtisseurs ne voulaient pas défier un Dieu, mais gagner le ciel pour parler à leurs morts. Je me souviens de ta déception après ta présentation lors d'un congrès scientifique, ces gens qui n'y croyaient pas. D'ailleurs personne n'y croyait. Et moi non plus. Mais je n'ai pas le temps d'y repenser, je dois m'y remettre. Bientôt, bientôt, je pourrai souffler, bientôt, je me reposerai. À l'instant où je vais fermer la baie vitrée, mon regard est attiré vers le sol, des centaines de mètres plus bas. Un corps. Non, c'est impossible, c'est mon cerveau, c'est lui qui invente, personne n'a sauté, personne n'est tombé d'ici. C'est ma culpabilité qui se moque de moi. Je referme la fenêtre et dans le reflet, ce visage que je ne veux plus voir.

Je m'en éloigne d'un pas décidé. Ne pas se laisser ralentir. J'ai fait mille concessions pour atteindre mon but, bâtir ce qui devait l'être, rien ne doit m'arrêter. Je traverse la salle dans l'autre sens. Du sable sur le béton ciré. Un instant, je m'arrête, me demande comment il a pu arriver ici. Je n'utilise pas de sable mais du verre recyclé et de l'argile. Pas le temps, avance ! Sur la plateforme centrale, c'est le déluge. La pluie a redoublé d'intensité, des trombes d'eau s'abattent sur la structure. En haut, les ouvriers ont dû se mettre à l'abri en attendant mes consignes. Ils doivent se demander où je suis. Ils ont sûrement remarqué mon absence. Celle de leur collègue aussi. Je ne sais pas ce que je vais leur dire. J'actionne le monte-charge. Rien, aucune réponse. J'appuie encore, m'obstine. Toujours rien. Le générateur est là-haut, la pluie a dû le faire disjoncter. En face de moi, la porte des escaliers. Trop d'étages me séparent du toit, je n'y arriverais jamais. Je n'ai pas le choix, je dois le faire. Je me lance, ouvre la porte à la volée, entame mon ascension. Je suis trempé, mon cœur bat à tout rompre. J'ai déjà le souffle coupé, un point de côté. Je continue, ma course ne fait que commencer, il faut que je m'économise. Je ne

sais même pas combien de temps je vais mettre, je n'ose pas calculer. Des murs blancs, des marches blanches, des LED diffusent une lumière crue de laboratoire. Je me tiens aux murs quand je sens que je vacille. Les murs sont humides. Au début, je crois que ce sont juste mes mains, encore mouillées par la pluie. Puis je réalise que de l'eau s'infiltré, ruisselle des murs. C'est impossible, en dix ans de carrière, mes bâtiments n'ont jamais connu d'infiltration, je suis très vigilant sur ce point. Cette tour a beau avoir été construite rapidement, j'ai soigné la structure, les matériaux sont de bonne qualité, cette situation ne devrait pas arriver. Et plus je monte, plus le blanc s'efface, disparaît sous une couche de poussière. Non, ce n'est pas de la poussière mais du sable. Comment est-ce possible ? Comment a-t-il pu arriver ici ? C'est un endroit fermé, clos et personne n'aurait eu l'idée de transporter du sable par les escaliers. Ils n'ont d'ailleurs jamais été utilisés, je dois être le premier. Je n'ai pas le temps de trouver des réponses, je dois me concentrer sur mon souffle. Mes jambes me font mal, mon cœur menace de rompre à chaque seconde. Courbé, éreinté, je poursuis ma course dans un état second. Le goût du sang dans ma bouche. Tu as intérêt à ce que tes théories sur Babel soient justes. Tu as intérêt à être là ce soir. Et maintenant sur les murs, des inscriptions. Des dessins creusés dans le placoplâtre. Désormais, je sais que tout est dans ma tête. Je deviens fou. Je passe les doigts dessus, elles semblent tellement réelles, j'effleure le relief, les creux et les aspérités. Ces marques, je les ai déjà vues et elles ne peuvent pas exister ici. C'est une écriture qui a disparue il y a des millénaires, l'écriture babylonienne. Tu m'en avais montré des photos, celles que tu as prises sur tes sites de fouilles. Il y avait une image, deux cercles l'un dans l'autre, tu me disais « Il signifie frères ». Tu cherchais le symbole qui voulait dire *frères jumeaux*, je ne sais pas si tu l'as trouvé, je te demanderai ce soir. Je ne veux pas y penser tout de suite. Je dois monter, ne pas se laisser

ralentir, monter, encore. Je ne veux pas du passé. C'est ton boulot ça. Moi je suis dans le présent. Je construis le futur. Les souvenirs, ça ne fait pas avancer. Je te l'ai déjà dit. De l'action, moins de mots et plus d'action. C'est toujours ce qui te fait défaut, l'action. Mais ce soir on va discuter. Tu pourras parler toute la nuit comme tu sais le faire. Tu pourras répondre à mes questions, j'en ai beaucoup.

Je tombe à genoux, je n'en peux plus. J'ai envie de m'allonger ici, fermer les yeux et dormir. Attendre qu'on me trouve. On partira à ma recherche, on finira par venir et on m'emmènera. Je répondrai coupable de tout. Pour avoir construit une tour en me foutant des protocoles, en faisant fi des normes et règlements, en embauchant illégalement des travailleurs, en les exploitant de nuit, en en tuant un. Je répondrai oui à tout mais avant, je voudrais dormir, calmer mon pouls et dormir, ne plus penser à rien, ne plus penser à toi. L'espace d'un instant, je me dis pourquoi pas. Pourquoi pas abandonner ? J'ai tout donné, je suis exténué. À bout de force, je monte à quatre pattes un escalier qui n'en finit pas. Mes muscles tremblent, mes yeux me brûlent. J'ai mal partout, mon corps pèse si lourd. Je m'arrête, m'agenouille. Les obstacles étaient trop hauts, les portes trop fermées. Je veux m'arrêter là. Et puis je pense à toi, comme toujours. Et comme d'habitude, je me relève, difficilement, en me tenant aux murs, en appuyant contre mon cœur pour qu'il ne sorte pas de ma poitrine. Et j'avance encore, un pas puis deux. On a rendez-vous et je compte bien être à l'heure. Si tu n'es pas là, je te jure que... Et là, devant moi, la porte de sortie. Je me laisse tomber sur elle.

Des torrents noient le dernier étage, les vents se déchaînent. J'ai l'impression que le sol bouge, que la tour se tord, bascule. La foudre maintenant. Des cris, des voix au loin. Je ne comprends pas ce qu'on hurle. Je ne comprends pas leur langue. Je m'en fous, qu'ils dégagent maintenant. Je marche

le dos voûté, à demi cassé par la furie des éléments. Tu disais que Dieu avait détruit Babel quand celle-ci était arrivée trop près de lui. Je pense que c'est encore le cas aujourd'hui. La tour tombera bientôt. Qu'on me laisse un instant encore et que tout s'effondre ensuite. La grue est droit devant. Je progresse difficilement jusqu'à elle, il souffle si fort... J'entends des barrières céder, les attaches d'une bâche lâchent, des poutres en métal sont déplacées par la puissance du vent. Des éclairs blancs puis le tonnerre rugit. Je ne sais pas avec quelle force, mais j'arrive à monter à l'échelle. Mes mains agrippent les barreaux un à un, mes pieds passent d'échelon en échelon. Je ne commande plus rien. Je suis au milieu d'un ouragan et je monte une échelle sur le toit d'une tour de plus de cent trente étages. Je vais mourir. Je glisse, me rattrape in extremis. Pour la première fois depuis si longtemps, je n'entends plus les cognements de mon cœur, couverts par la pluie, le vent et la foudre. Ça me fait du bien de ne plus les entendre. Des grincements sinistres de métal, la sensation que la grue se plie contre le vent. Je continue mon ascension, me hisse sur la plateforme, monte l'échelle qui donne sur son toit. J'espère que je suis assez haut, j'aurais voulu continuer à construire encore deux ou trois étages, pour être sûr... Ne pas regarder en bas, ne pas regarder en bas. Je regarde en bas. La ville est si petite. De minuscules points de lumière. Je me dis que tout est éphémère vue d'en haut. Devant moi, la flèche de la grue et à sa pointe le bout du monde. Je peux toucher le ciel, je n'irais pas plus haut. Il ne me reste plus qu'à me lever. Juste me lever et j'en aurais fini avec les obstacles, les sacrifices et cette attente. J'ai attendu si longtemps. Je suis cramponné au métal, aux câbles. Si je lâche, je tombe, balayé par les bourrasques. En vérité, ce n'est pas le vent que je crains. J'ai peur de toi, que tu ne sois pas là, que tu refuses de me parler. Pourtant, il faut bien que je le fasse. J'ordonne à mes doigts de desserrer leur emprise. Ils obéissent à contre-cœur. Mes

jambes maintenant. Elles refusent. Je lève la tête. Le ciel noir continue de déverser ses flots. Je dois le faire. Je pense à toi. Je me lève doucement, et plus je me redresse, comme par miracle, comme si on attendait que je le fasse, plus le vent se calme, la pluie s'apaise. Je lève les yeux. Au-dessus de moi, les nuages s'écartent. Et dans le miroir de la nuit apparaît ce que je suis venu chercher, ton reflet.

LA PREMIÈRE DOYENNE

Christophe Le Borgne

« Diane ! Diane ! »

Jamais mon cher ami Albert ne m'avait paru si rapide sur l'asphalte ensoleillé de cette route sinueuse des Alpes françaises.

Il reprit son souffle. Difficilement.

Légèrement agacée par l'interruption de ma marche digestive estivale, je m'impatiençais :

— C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Tu sors de ta coquille, oui ou non ?

— C'est... c'est Gigi !

— Quoi !? Mon Gigi ! Accouche !

— Il est mort. Accident de voiture. En contrebas. Euh... Je suis...

Je ne l'écoutai plus. Mon Gigi. Mort. Le seul et unique amour de ma vie. Plus de cinq ans que nous étions ensemble. Une éternité.

Abasourdie, je me précipitai vers le lieu de l'accident. Tous

nos amis étaient déjà présents, entourant silencieusement le corps de mon Gigi. Ou ce qu'il en restait. Écrasé, écrabouillé, déchiqueté en mille morceaux. Cette image insoutenable me fit vaciller avant qu'Albert ne me retienne. La colère remplaça la douleur. Où était le fuyard ? Parti sans aucune considération bien évidemment. Les morceaux de la dépouille furent soigneusement récupérés pour former un semblant d'assemblage, reconstitution vague de mon amour. Les mâles transportèrent avec dignité les restes de mon Gigi sous les cris et les pleurs des femelles. Dominés par ceux de sa veuve éplorée. Jamais la route accidentée menant au village n'avait paru si sinueuse, si escarpée, si interminable.

Toute l'assemblée arriva au centre du village. La foule se déploya autour de mon Gigi, formant un arc de cercle parfaitement linéaire. Un arc de cercle scrupuleusement séparé entre les mâles à gauche et les femelles à droite. Égaux dans le deuil mais chacun de son côté.

Le doyen du village prit difficilement place sur l'Estrade (un petit tas de terre lui conférant une taille de plus que nous autres et donc toute l'arrogance qui va avec). En tant que veuve du défunt, le doyen m'invita du regard à occuper une place à part, plus proche des hauteurs. Je m'exécutai les yeux rougis par les larmes.

Nous fîmes une minute de silence. Une minute courte, très courte où j'eus le plaisir de me remémorer quelques bons moments de notre vie commune : les sourires, les escapades au grand air, surtout sous la pluie, à notre rythme. Toujours à notre rythme.

Mes pensées furent brutalement interrompues par le clap de fin de la minute, une sentence édictée par la voix toussoteuse du doyen :

— Il est venu le temps de... Atch... Atchoum... Excusez-moi... De commencer notre séance publique du Conseil

des escargots des Alpes françaises du sud. Nous, chers gastéropodes, sommes aujourd'hui réunis autour de la dépouille de Gigi alias... Euh ?

Cet imbécile avait oublié que Gigi correspondait à Gigi ! Je me rapprochai pour lui glisser discrètement :

— Il n'y a pas d'alias !

— Ah ! Oui Gigi sans alias. Gigi tout simplement. Chers amis, ce bon vieux Gigi est une victime. Une de plus de ces humains qui détruisent notre nature pour y construire des routes laissant passer leurs bolides à toute allure. Nous sommes désormais obligés de coexister ou plutôt de survivre à leurs côtés. Mais nous sommes trop lents, nous cheminons dans un autre espace-temps que ce monde toujours plus rapide. Et c'est de pire en pire avec tous ces randonneurs de merde qui s'émerveillent de cette nature préservée en écrabouillant tout de leurs sales pattes avant de regagner leurs chalets. Les mêmes qui ont fait tant de mal à notre Gigi !

Repose en paix, Gigi ! Tes amis, si nombreux. Ta bien-aimée Diane. Tous s'unissent à moi pour te souhaiter un bon passage dans l'autre monde. Un monde à notre vitesse où les escargots sont estimés, respectés, reconnus. Un monde merveilleux peuplé d'arc-en-ciel et de gouttelettes de pluie. Et surtout, surtout, sans le moindre humain. Mais... Pour atteindre ce véritable paradis, ta tendre et chère, ta dévouée Diane va désormais avoir un rôle crucial. Comme le veut notre tradition séculaire, l'épouse doit porter la coquille de son mari tout là-haut. TOUT LÀ-HAUT.

Il désigna du regard cette terrible montagne communément appelée le Mont des Escargots. Un sommet invisible caché par une ribambelle de nuages, avec des routes en colimaçon à n'en plus finir, de la chaleur, du froid et une jungle peuplée d'une myriade d'animaux sauvages tous plus féroces les uns que les autres. On ne revoyait plus les coquilles... Mais on ne

revoyait plus les femelles non plus. Les veuves ne revenaient jamais du Tout là-haut.

Je me remis à pleurer de plus belle, partagée entre mon deuil et ma peur de finir écrasée, frigorifiée, avalée toute crue.

Le doyen reprit son laïus maintes fois exprimé :

— Il faudra aller au sommet du Très-Haut pour y jeter la coquille du défunt. Ce n'est qu'après cette chute que son âme se remettra dans sa coquille... euh pour atterrir au Paradis.

Je pris alors le parti de l'interrompre pour échapper à mon triste sort :

— Je... Je suis vraiment obligée d'y aller ? J'veux dire ; j'adore mon Gigi et je trouve qu'il est très bien ici parmi nous. Ce serait pas...

Les mines scandalisées témoignaient de l'onde de choc suscitée par mon intervention. Une intervention qui agaça le doyen au plus haut point :

— Honte ! Hérésie ! Femelle, comment oses-tu ? Tel est ton destin !

— Mais ça a l'air bien difficile ! Mission impossible ! Aucune femelle n'est jamais revenue !

— Mais... Mais c'est qu'elles doivent sûrement sauter avec la coquille. Le Paradis est tellement tentant. Peut-être que certaines sont encore sur le chemin. Qui sait ? Avec notre vitesse...

— Ou bien elles sont mortes !

— Suffit, femelle insolente ! Vous aimiez votre Gigi ? Vous ne croyiez pas que c'est ce qu'il aurait voulu ?

Une flopée de globes oculaires scrutateurs se tourna vers moi pour observer et décortiquer ma réponse.

Je me sentis obligée de lâcher un timide :

— Oui... Enfin, sûrement...

En grand orateur expérimenté, le doyen en profita pour me couper et ne retenir que le oui :

— Voilà ! Voilà ! Ça, c'est ce qu'on aime entendre !

Et voilà ! Bien piégée ! Il avait reçu l'assentiment du public, de cette foule d'escargots en délire, prompte à se frapper la coquille à tue-tête. Je me rendis bel et bien compte que je n'avais pas le choix.

J'étais morte dans tous les cas. Alors autant en profiter pour faire un dernier voyage en amoureux.

Le lendemain matin.

Après une courte nuit, le départ pour le Mont des Escargots constitua l'événement de la semaine pour toute l'assemblée escargotienne locale.

Mais pourquoi ? Pourquoi venaient-ils regarder une femelle dévastée ? Pourquoi tenaient-ils tant à assister à mes difficultés pour porter la lourde coquille de mon chéri (qui avait d'ailleurs de nombreux grammes en trop) ? Tenaient-ils à faire leur dernier au revoir à Gigi ? Ou un adieu à la morte-vivante que j'étais ?

Quelques mâles placèrent sa coquille sur la mienne en la collant avec du miel. Mon amour était si lourd à porter. Je crus que j'allais m'enfoncer dans le sol. Les mâles me poussèrent pour me donner une impulsion. Je commençai difficilement à ramper en grognant à la mesure de mes efforts.

Putain ! Je n'aurais jamais cru que ce serait aussi difficile. Ma coquille craquelait de toutes parts. Et j'avais fait deux mètres de pente ! Pas de doute : j'allais bien mourir.

Le doyen se présenta à moi pour me souhaiter bon courage et bonne chance sous les applaudissements d'antennes et

les encouragements ironiques de la foule (« Reviens-nous vite ! »). Une douce oraison funèbre.

Je me retournai une dernière fois vers la foule. Je leur adressai une antenne d'honneur tout en crachant ma bave sur le sol.

Je criai sur un ton menaçant de toutes mes forces : « Je vous promets : je reviendrai ! ».

Pétrifiée, la foule resta stoïque puis se dispersa à haute vitesse (pour des escargots).

Allez, Gigi ! C'était désormais l'heure de notre ascension vers le Tout là-haut !

Après quelques (longues) minutes à ramper.

Exténuée par les premiers rayons du soleil matinal, je décidai de faire une pause bien méritée après avoir découvert une petite rivière de montagne. Je me penchai difficilement sur le côté pour boire. En effet, je me retrouvai dans cette position ridicule car le miel avait immobilisé Gigi sur ma coquille. Impossible de s'en défaire ! Pas de doute : l'amour colle à la peau. Des gouttes d'eau coulèrent quand même dans mon gosier. Mais tout à coup, j'entendis un bourdonnement suspect derrière moi : un *Bzzzzzzz* !

Je me retournai tout doucement et aperçus une troupe aérienne d'abeilles. Elles étaient des dizaines, des centaines, des milliers bien déterminées à s'en prendre à mon miel, ciment me fixant à mon Gigi ! J'entendis s'organiser l'armée jaune sous la houlette de leur général :

— Écoutez, les troufions ! Ce miel nous appartient et a été subtilisé avec vilénie par ce... double escargot ! Votre mission est de le récupérer... par tous les moyens ! Est-ce que c'est clair, les fillettes ?

— Chef ! Oui, chef !
— L'unité Alpha au centre, la Vaillante à gauche et la Victoire à droite. L'unité Mielleuse, vous restez à l'arrière pour nous couvrir ! À trois ! Un...

Je n'attendis pas la fin du compte à rebours pour faire demi-tour à grandes enjambées (c'est une expression).

Le rodéo aérien des *Bzzzzzz* pouvait commencer. Virtuoses de l'espace, elles virevoltèrent, voltigèrent, tournoyèrent et piquèrent une à une dans notre direction.

Le général lança l'assaut :

« À l'attaquueeezzzz ! »

Je serrai mon Gigi en fermant les yeux et entamai ma dernière prière envers le dieu des escargots. Notre ascension allait donc se terminer bien plus tôt que prévu. Quel soulagement !

J'entendis le vacarme des abeilles se rapprocher, se rapprocher et *vlanzzzz* ! Ces pseudos-indispensables à la biodiversité dont on se passerait volontiers avaient trouvé le moyen de couper au millimètre près nos deux coquilles, qui furent ainsi séparées ! Une troupe ramassait le miel dégoulinant pendant que les deux autres esquadrilles reprirent leur élan tous dards dehors. Dans un sursaut de lucidité, je poussai mon Gigi dans la rivière et plongeai à mon tour.

Je me retrouvai en position acrobatique (et fort gênante) la croupe en l'air ; ma coquille flottant sur l'eau. Grâce au courant, je rattrapai Gigi et me cognai contre sa coquille. Nous voguions à travers la rivière ne cessant de descendre vers la vallée. Au lieu d'aller toujours plus haut, nous descendions toujours plus bas !

« Allez ! Les abeilles, à l'abordage ! Pensez au miel ! Pensez au miel si précieux ! Si précieux et vilipendé par ces vandales ! » Vociférait le général.

Ayant raté plusieurs fois mon brevet de natation gastéropode, je ne savais pas nager avec mes antennes. Je ne pouvais

que flotter ! Elles se rapprochèrent, se rapprochèrent, se rapprochèrent ! Les premiers dards commençaient à me frôler lorsque...

Je sentis un poids sur tout mon corps et j'aperçus alors ma coquille propulsée hors de l'eau. C'était... Des doigts humains qui m'agrippaient. Pour une fois qu'un de ces satanés humains me sauve ! Je fus rassurée de constater que d'autres doigts contenaient la coquille vide de mon Gigi. J'eus alors l'impression de voler. Le troupeau d'abeilles s'arrêta net.

Elles faisaient moins les fières tout à coup. L'humain était un jeune garçon aux cheveux jaunes qui semblait apprécier les gastéropodes. Il nous contempla en s'exclamant :

« Oh ! Des escargots dans l'eau ! C'est bizarre ! »

Les abeilles tentèrent une percée mais se firent rapidement refouler par le jeune garçon.

Dépité, le général décréta auprès de ses troupes :

« Repli ! Retour à la base ! »

Je ne pus m'empêcher d'exécuter une antenne d'honneur sous leurs regards éberlués.

Notre sauveur nous déposa délicatement dans l'herbe. Même s'il ne comprenait rien, je tenais à le remercier :

— Merci, jeune homme ! Vous ve...

Mais il me coupa vulgairement la parole en scrutant Gigi :

— Oh non ! C'est trop nul ! Y a rien dedans ! C'est vide !

Il nous prit et nous jeta en pâture au milieu de la route.

Oh ! Le jeune effronté ! Quel petit con !

Nous voici à mille lieues du sommet du Mont des Escargots au beau milieu d'une route de montagne en lacet avec tous ces touristes roulant n'importe comment, sans respect pour les usagers de la nature ! J'allais bel et bien finir aplatie, écrasée, écrabouillée comme mon Gigi ! J'entendis au même moment le son motorisé de la mort qui faisait : *Vroom*,

Vrooommmmmmmmmmm !

Je tentai en vain de pousser mon Gigi et je vis une fois de plus ma dernière heure arriver, incarnée en une bande de motards, des blousons de cuir (sous ce cagnard !), des tatouages partout, tous fièrement installés sur leurs bolides cracheurs de fumée. Je devais me faire à l'idée de mourir sous les coups de pneu de l'un de ces imbéciles mais...

Mais j'eus pour une fois une brillante idée : si ces motards montaient, c'était forcément vers le sommet. Alors, autant en profiter !

Sur le papier, c'était génial : la porte ouverte vers les sommets. Mais en réalité, j'étais une putain d'escargote accompagnée d'une lourde coquille vide (pardon mon Gigi !).

Je décidai de tenter le tout pour le tout et tant pis si je finissais écrasée.

Vite ! Je laissai Gigi au beau milieu de la route et cherchai rapidement des chewing-gum usagés bien visqueux, vestiges du passage humain dans NOS montagnes. J'en trouvai deux ! Un rose et un vert. Beurk !

Je pris le rose et me collai sur la coquille miraculeusement intacte de Gigi. Je bavai sur le chewing-gum vert, l'étirai au maximum et me servis d'un petit caillou posé sur la route en guise de levier pour me propulser... Contre toute attente, nous filâmes à la vitesse de l'éclair vers le châssis d'une moto. Que c'était bon d'aller enfin vite ! Au moins une fois ! J'avais conservé un petit bout de chewing-gum sur mon antenne et...

Ouf ! Je parvins à le coller sur le châssis de façon acrobatique. Nous voici plaqués sur la moto avec mon Gigi. Prêts à reprendre notre ascension (en trichant un peu... beaucoup !). Nous voyions le bitume sous nos coquilles défilier avec une rapidité stratosphérique.

Après de nombreux kilomètres à pleine vitesse.

Au départ si inaccessible, le Mont des Escargots se rapprochait à grands pas. Mais... Mais les soubresauts incessants et frénétiques de la moto fragilisaient de plus en plus notre position. À mon grand désarroi, le chewing-gum commençait progressivement à se distendre et à se déchirer. Un grand trou caoutchouteux s'y formait et s'approchait de la coquille. Je regardai le défilement de la route goudronnée où je risquais de m'écraser. Le moment fatidique arriva. 1, 2, 3 OHHHHH !

Nos coquilles restèrent miraculeusement intactes. Toujours collé à mon Gigi, je rentrai mes antennes pour me mettre en mode coquille et rouler jusqu'au bord de la route. Une moto déboula... Et...

Et je fus prise d'une drôle de sensation. Celle de s'élever vers les cieux.

Je me retournai et aperçus un animal étrange bardé de pics en tout genre qui me faisait penser à ce dinosaure disparu : l'un de nos glorieux ancêtres nommé le Tricératops. Mais... Mais je...

Un évanouissement et quelques minutes plus tard...

La tête lourde comme après ma première cuite avec Gigi au bal des escargots, je me réveillai la coquille ankylosée. J'étirai mes antennes et aperçus le Tricératops.

AHHHHH ! Je sursautai et courus jusqu'à l'arbre. Enfin non ! Je rampai plutôt difficilement vers un arbre toujours aussi lointain.

Mon instinct de survie féminin reprit le dessus et je criai de toutes mes forces :

— Au secours ! Le Tricératops ! Le dinosaure m'attaque !

D'une voix nonchalante, le dinosaure me rétorqua :

— Cool ! Je suis un hérisson mais ouais, c'est trop vrai ! Le Tricératops, c'est un de mes cousins à l'ancienne ! Maintenant, faut arrêter de crier et respecter le silence de la nature !

— Mais où... Où est la coquille qui était avec moi ?

— Ne me remercie pas surtout ! Je t'ai sauvé la vie ! En un coup de pic, je t'ai sorti d'affaire sinon... Boom ! Tu finissais en miettes...

Je le coupai d'un ton excédé :

— La coquille !

— Ok ! T'excite pas ! Ton vieux tas de ferraille ; je l'ai jeté à la poubelle !

— La poubelle ?

— Oui. Mais j'ai fait les choses bien : elle est dans la poubelle jaune. Tu sais, celle des déchets recyclés ! Comme ça, on pourra en faire un collier ou un coquillage ! Chaque geste compte pour sauver la planète et les déchets...

— C'est pas un déchet ! Imbécile ! C'est mon mari ! Va fumer de l'herbe dans ton coin !

— Désolé. Je ne savais...

— Ramène-le-moi !

— Euh ! Oui, tout de suite madame Escargote.

Monsieur Hérisson s'exécuta en désossant la poubelle. Mal en point au milieu des canettes et des emballages en carton vides, mon Gigi bascula dans l'herbe. Soulagée, je serrai sa coquille. Comme au premier jour.

J'en profitai pour sermonner l'animal des hauteurs :

— Alors comme ça, on jette les maris des autres à la poubelle.

— Oh pardon ! Je ne voulais pas, madame !

— Allez ! C'est oublié !

— Mais que faites-vous avec votre mari... Comment dire...

Pas très vivant ?

— Vous n’avez jamais vu une escargote traîner son mari encoquillé en randonnée ?

— Euh ! Pas vraiment !

— Je suis donc la première à...

— Tout à fait ! À ces hauteurs, on ne voit jamais vos semblables ! Mais pourquoi vous imposez-vous cette torture ?

— C’est dans nos traditions. Quand une femme perd son mari, elle doit monter avec la coquille de son amour sur le dos jusqu’au Mont des Escargots pour y jeter sa dépouille.

— Le Mont des Escargots ?

— Oui évidemment ! Le sommet montagneux derrière vous !

— Ah ! Vous appelez donc le mont Aoste comme ça !

— Le mont Aoste !

— C’est comme ça qu’il s’appelle par ici. C’est en tout cas une drôle de coutume. Bien suicidaire. Amener à bout de bras et jeter sa femme ou son mari du sommet...

— Non, ce ne sont que les femmes qui viennent jeter leurs maris...

— Pour quelle raison ?

Stupéfaite par cette remarque de monsieur Hérisson, je me rendis compte que je ne m’étais jamais posée la question. Parce que c’était comme ça et pas autrement. Les femelles étaient enterrées et seuls les maris connaissaient l’honneur d’un dernier envol. Transmis de génération en génération de gastéropodes.

Monsieur Hérisson interrompit ma pensée :

— Bizarre, vous autres. Bon, en tout cas, c’est pas tout ça ! Il faut que je ramasse les déchets de la poubelle trucidée !

— Et... Et pour le chemin du sommet ?

— Vous êtes vraiment pas loin ! Vous continuez sur le sentier vingt bonnes minutes... Enfin, en vitesse d’escargot, je ne sais pas combien ça fait ! Puis, il y aura un pont à traverser et vous

y serez !

Monsieur Hérisson m'aïda à récupérer la lourde coquille de Gigi et nous reprîmes notre ascension.

Trente minutes plus tard (en vitesse d'hérisson).

Le sommet. La fin. Le Mont des Escargots était là. Juste après ce pont de singe encerclé par les nuages. Je caressai mon Gigi de mes antennes et recommençai fièrement à ramper. Brinquebalant de toutes parts, le pont n'avait rien de rassurant. Je ne voulais surtout pas regarder en dessous, mais de toute façon, bien embourbée dans les nuages, je ne pouvais rien distinguer.

Je rampai doucement mais sûrement dans cet écrin blanchâtre au-dessus du temps. Étais-je au Paradis gastéropode ? Étais-je morte comme Gigi ?

J'arrivai aux ultimes planches de bois ; les nuages s'estompèrent comme par enchantement et non, ce n'était pas un rêve paradisiaque.

Blanc, fort, bien campé sur ses quatre pattes. Un magnifique loup semblait m'attendre de pied ferme.

Je lui demandai :

— Vous êtes le dieu des animaux ?

Il s'esclaffa de tout son long :

— Non mais c'est quoi ces conneries ? Je suis juste un loup. Qu'est-ce que tu fous là, mollusque ?

— Je suis venu au Mont des Escargots... Enfin bref, ce sommet pour y jeter symboliquement la coquille que voici de mon mari décédé.

— Impressionnant ! C'est pas ma louve d'amour qui f'rait ça ! Mais minute, ça me rappelle une histoire que me racontait mon papy. Paix à son âme ! Une fois, il aurait vu une femelle

de ton espèce dans le coin avec son mari mort pour la même raison débile que toi.

— Je ne suis donc pas la première !

— P'têtr bien que non ! On en voit pas mal des cadavres de doubles mollusques plus bas pris par le froid ou bouffés ! C'est une belle preuve d'amour je suppose, mais à quel prix ? En tout cas, papy... Paix à son âme... Nous avait raconté que la mollusque avait décidé de se jeter corps et âme avec son mari. Mais pourquoi s'infliger ça ?

— C'est l'accès au Paradis des escargots.

— Au... Non mais tu déconnes ! C'est des conneries tout ça ! Regarde autour de toi : ça, c'est beau, ça, c'est le Paradis ! Pourquoi toujours vouloir aut' chose après ? Quand c'est fini, c'est fini ! C'est la loi de la nature !

— Je ne pensais pas tomber au sommet sur un loup philosophe.

— Non ! Un loup réaliste ! Ça me fendrait le cœur que tu sautes aussi !

Confrontée aux paroles du loup, je réfléchis fébrilement à la situation. Je n'avais jamais envisagé de sauter avec mon Gigi. Mon amour indéfectible pour lui m'avait convaincu de cette mission afin de lui assurer une place éternelle au Paradis, mais pour moi la vie devait continuer.

Je criai soudainement :

— Non ! Je veux vivre ! Ils vont voir ce qu'ils vont voir !

L'œil complice, le loup acquiesça.

Je m'approchai du vide et demandai au loup :

— Tu peux m'aider ?

Il comprit rapidement et « décolla » mon Gigi. Le loup s'éloigna sans mot dire pour nos adieux. Même si j'étais confuse, je croyais en mon Gigi et en sa volonté de chute et de tenter sa chance pour le Paradis.

Je serrai de mes larmes baveuses sa douce et froide coquille

tout en lui susurrant :

— Je t'aime et je t'aimerais toujours ! Je te jette comme convenu vers le Paradis en espérant que ça existe vraiment parce que pour t'emmener ici, je ne sens même plus ma coquille ! Pardonne-moi ! Je ne saute pas avec toi ! Tu le comprendras. J'ai encore des tas de choses à faire par ici mais ne t'inquiète pas, je ne fricoterai avec plus aucune antenne !

Je le poussai légèrement et sa silhouette recroquevillée disparut à jamais dans les nuages.

Mon ascension touchait à sa fin.

Le loup me demanda :

— Que vas-tu faire maintenant ?

— Oh ! Maintenant, je vais descendre !

Descente au village.

Avec toujours le même credo « lentement mais sûrement », je finis tant bien que mal à descendre au village gastéropode.

Je rampai dans le sentier central boueux. Que c'était bon ! Puis, je commençai à apercevoir les premiers escargots et escargotes.

Ils voyaient une revenante : certains tombaient d'effroi, d'autres tombaient tout court dans la boue ; des escargotes me scrutaient l'œil mi-envieux mi-admiratif quand d'autres me faisaient carrément des clins d'antennes.

L'assemblée gastéropode se réunit à la vitesse de la lumière (à l'échelle escargotienne !).

Le doyen vint à ma rencontre et se secoua les antennes pour se persuader que c'était bien moi. Silence pesant. Interrompu par les dons d'éloquence du doyen :

— Chère Diane, nous sommes très... agréablement surpris de ton retour parmi nous. Nous en sommes honorés. Tu es, de

mémoire de doyen, la première femelle à revenir du sommet. C'est un grand jour ! Tu veux certainement te reposer !

— Je souhaiterais prendre la parole.

— Euh ! Ce n'est pas trop dans nos habitudes qu'une femelle prenne...

— J'ai des informations importantes à communiquer du Très-Haut !

— Ah !

Des clameurs s'élevèrent dans la foule pour me laisser parler. Le doyen finit par s'incliner.

« Chers gastéropodes, j'ai pu revenir parmi vous avec l'aide du dieu des gastéropodes ! Eh oui, je reviens du Paradis tout de même ! Je reviens du sommet du Mont des Escargots ! Aucune consœur n'y était jusqu'alors parvenue. »

De nombreux escargots crièrent au miracle, s'évanouirent ou joignirent les antennes au sol en guise de prosternation.

« J'ai dit au revoir à mon Gigi ! Le dieu des gastéropodes m'a chargé de ce message : ce n'est plus la peine que les escargotes transportent la coquille de leurs défunts maris. Il voulait juste en voir une au sommet pour se convaincre de notre fidélité. Enfin, il m'a également chargée de vous dire qu'il souhaitait une nouvelle ère où les femelles auraient les mêmes droits que les mâles et notamment celui de devenir doyenne ! »

Revenant du Paradis, ma parole devint sacrée. Plus c'est gros, plus ça passe ! Ajoutée à une bonne dose de fanatisme et au manque de courage des mâles récalcitrants pour constater la véracité de mes propos à travers une bonne petite ascension du Mont des Escargots, je n'eus aucun mal, trois mois après mon retour, à être choisie comme nouvelle doyenne.

Il m'arrive souvent de regarder le sommet et d'entamer une prière très suivie par mes acolytes. Pendant qu'ils prient, moi,

je remercie le sommet de m'avoir offert ce mensonge et une nouvelle vie pour les escargotes. Avant de reprendre rapidement mes occupations de doyenne (à vitesse de gastéropode bien sûr !).

LES AUTEURS :

Jagienka Szulc-Bagrowska

Née en 1997, Jagienka Szulc-Bagrowska est une poétesse francophone d'origine polonaise. Ses poèmes ont été publiés dans des recueils collectifs (*Même à distance* chez Atelier Poème, *Respirer* chez La Chouette Imprévue) et dans différentes revues spécialisées (*L'Air de rien*, *Bloganozart*). L'écriture lui permet de regarder le monde sous un angle différent.

Franck Dorso

Franck Dorso est anthropologue et sociologue, travaille sur *la ville illégale et informelle* et vit entre la France et l'Albanie. Il mène en parallèle une activité graphique et littéraire, a publié des nouvelles de fiction et un premier roman *Avant Rotterdam* aux éditions Do. <https://www.editionsdo.fr/dorso-franck>

Carine Risa

Carine Risa vit entre mer et montagnes dans les Pyrénées orientales tout près de l'Espagne.

Elle partage son temps entre la danse, l'écriture et les jeux de toutes sortes.

Elle est dyslexique, dyscalculique avec une forte tendance à oublier les impératifs, à se suspendre aux interlignes, à beaucoup écouter les mots. Comme son pseudo l'indique elle aime rire.

Gilles Ascaso

Né près des montagnes, il vit aujourd'hui près de l'océan.

Il aime les villas balnéaires, de tous les styles et de toutes les époques.

Un premier recueil de nouvelles, *Violences brèves*, a été publié chez Lunatique, et quelques-uns de ses tableaux dans le numéro 10 de la revue *Le cafard hérétique*.

Gaston Vieujeux

Auvergnat depuis toujours, Gaston Vieujeux écrit un peu comme on va prendre l'air. La plupart du temps des sonnets plutôt que des poèmes. Quand la poésie y glisse le bout de son nez, bien sûr c'est mieux.

- années 90-2000, diverses activités plus ou moins poétiques, dont la publication de quelques recueils, les collaborations au périodique *la Galipote* et à la revue *le Grognard*.

- années 2010, sommeil absolu

- depuis 2020, nouveaux débuts et accueil dans un certain nombre de revues sympathiques et bienveillantes, merci à elles !

<https://gastonvieujeux.monsite-orange.fr/>

Régis Renevey

Dans une vie antérieure, Régis était sans doute un sorcier fou cherchant à dominer la lande ; un barde taquin hantant les tavernes des villes mal famées ; ou encore un pilote de vaisseau de contrebande connaissant par cœur les champs d'astéroïdes.

Il met aujourd'hui à profit toutes ces expériences passées qu'il canalise à travers ses récits mêlant fantasy et science-fiction pour le plus grand bonheur des voyageurs de l'imaginaire.

<https://polypheme-collectif.ch/>

Alex Gobin

Né à Rennes en 1988. Etudes d'histoire et de management culturel. Après plusieurs années en Chine, dont quatre à Shanghai, s'installe à Paris. Est en charge de la rubrique arts visuels pour la revue *The Shanghai Literary Review*. Nouvelles publiées dans les revues *Concrete* et *River River*. Textes de critique d'art parus dans *HuArts* et *Point Contemporain*.

Twitter : gobin_alex

François Servant

50 années passées à sillonner le monde, ou s'évoque le nomade, cette presque non folie du *no-mad*, en quête de synchronicités, ces hasards et ces coïncidences qui vous rattrapent, au détour d'un aéroport, d'un chemin perdu dans la jungle ou de hauts plateaux irrespirables de beauté, d'endroits où la vague abonde, de plaines érodées, griffées. Des témoignages qu'il note sur des carnets parfois épuisés, humides, moites de sueur ou de pluie. *Le nature writing* en écho, face à cette privatisation de la beauté. François Servant aime se perdre jusqu'aux confins de lui même. Les mots sont longtemps restés recroquevillés sous ses doigts ! Ils attendaient que de les autoriser... chacun d'entre eux l'ont ramené à la lucidité, une réappropriation de lui-même. Il les expose aujourd'hui comme des draps défaits témoignent de l'étreinte passée et de ses respirations. Il lui faut de nouvelles errances, de nouvelles faims et nourritures, retrouver l'évidence qui accompagne chaque matin de sa vie sur la route.

Witold Bolik

Spiraliste très simplistiquement simpliciste ou juste punk platonique, cet étrange musicien touche à tout... et tout le lui rend bien.

<http://simplicisme.blogspot.com/>

Christine Bouchut

Christine Bouchut est née dans la fin des années soixante du siècle d'avant. Triture un peu les mots pour y trouver du sens et vice-versa, à moins que le contraire. Cherche l'autre au détours des phrases et continue de penser qu'il est (un) possible mais ne s'en occupe plus avec autant d'acharnement. Est passée de travailleur social à dilettante intégrale et se dit que ce n'est pas si mal. A été accueillie dans quelques revues de poésie (*Nouveaux Délits*, *Contre-allées*, *Cabaret*, *l'Air de rien*, *Traction brabant*) et s'y est trouvée bien entourée. Tente de vivre les années restantes avec profit et sans trop de regrets.

Fabrice Schurmans

Fabrice Schurmans, originaire de Liège, habite au Portugal. Il publie des articles sur les littératures post-coloniales ainsi que des nouvelles en revues, recueils collectifs et anthologies.

<https://www.facebook.com/fabrice.schurmans.77>

Fabien Bernier

Quand il n'est pas derrière ses tables de librairie à dénicher les dernières perles de la littérature mondiale, Fabien Bernier passe son temps à aligner des phrases ; il fabrique des nouvelles et des poèmes, dans lesquels il a à cœur et à tripes de rassembler les souvenirs de son enfance et de son adolescence.

Un recueil de ses poèmes est paru il y a quelques années, dont il parle à qui veut en entendre parler.

Romain Lossec

Romain Lossec est professeur agrégé de philosophie. Sa poésie est une enquête, souvent défailante, sur l'enfance, la solitude et le corps abandonné. Depuis plusieurs années, il explore, à travers l'utilisation d'hétéronymes, des formes hybrides mêlant poésie, vidéo-poésie et composition musicale.

<https://aomphalos.wordpress.com/>

Aurélien Le Feuvre

La journée, juriste en propriété artistique, il rédige les contrats des auteurs ayant mieux réussi que lui.

Le soir, dans ses textes, il tente de faire taire le cerveau pour laisser parler le cœur et les tripes.

Le samedi il applaudit des pièces de théâtre ayant pour thème le suicide ou le viol.

Le dimanche il prie d'occultes puissances pour que Wajdi Mouawad et Pascal Rambert écrivent une oeuvre à quatre mains.

Et chaque jour il bénit l'existence de Laurent Gaudé.

Christophe Le Borgne

Un nom banal et franchouillard : Christophe Le Borgne, mais un mix entre la Bretagne et l'île Maurice. Néophyte et autodidacte, il n'a suivi aucun cours d'écriture, n'a jamais été publié avant *Squeeze* mais a plein d'histoires à raconter. Il espère que ce n'est que le début de l'aventure et qu'il devra souvent réactualiser sa biographie. Affaire à suivre...

Rendez-vous au printemps 2023 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette /couverture : Éfelyd
Illustration couverture : Éfelyd avec
Midjourney, intelligence artificielle

Comité de lecture : Zoé V, Dominique R, Maylis H, Renaud V, Eve M.

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-26-1

Dépôt légal : Décembre 2022

© Les auteurs et Squeeze